ROBERT LE RESSUSCITÉ

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

L'Usurier sentimental, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.
L'Amour à la Campagne, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
La Mare d'Auteuil, par CH. PAUL DE KOCK. 10 vol. in-8.
Les Boucaniers, par PAUL DUPLESSIS. 3 vol. in-8.
La Place Royale, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La marquise de Norville, par ELIE BERTHET. 3 vol. in-8.
Mademoiselle Lucifer, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
Les Orphelins, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La Princesse Pallianci, par le baron de BAZANCOURT. 5 vol. in-8.
Les Folies de jeunesse, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
Livia, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
Bébé, ou le Nain du roi de Pologne, par ROGER DE BEAUVOIR. 3 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, par Madame DUPIN, auteur de *Cynodie*, *Marguerite*, etc. 2 vol. in-8.
L'heure du Berger, par EMMANUEL GONZALÈS. 2 vol. in-8.
La Fille du Gondolier, par MAXIMILIEN PERRIN. 2 vol. in-8.
Minette, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Quatorze de dames, par Madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
L'Auberge du Soleil d'or, par XAVIER DE MONTÉPIN. 4 vol. in-8.
Débora, par MÉRY. 3 vol. in-8.
Les Coureurs d'aventures, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.
Le Maître inconnu, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
L'Épée du Commandeur, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
La Nuit des Vengeurs, par le marquis de FOUDRAS. 5 vol. in-8.
La Reine de Saba, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
La Juive au Vatican, par MÉRY. 3 vol. in-8.
Le Sceptre de Roseau, par ÉMILE SOUVESTRE. 3 vol. in-8.
Jean le Trouveur, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
Les Femmes honnêtes, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Les Parents riches, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Cerisette, par CH. PAUL DE KOCK. 6 vol. in-8.
Diane de Lys, par ALEXANDRE DUMAS fils. 3 vol. in-8.
Une Gaillarde, par CH. PAUL DE KOCK. 6 volumes in-8.
George le Montagnard, par le baron de BAZANCOURT. 5 vol. in-8.
Le Vengeur du mari, par EM. GONZALÈS. 3 vol. in-8.
Clémence, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Brin d'Amour, par HENRY DE KOCK, 3 vol. in-8.
La Belle de Nuit, par MAXIMILIEN PERRIN. 2 vol. in-8.
Jeanne Michu, *la bien-aimée du Sacré-Cœur*, par madame la comtesse DASH. 4 vol. in-8.

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

ROBERT

LE

RESSUSCITÉ

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME

ET

CONSTANT GUÉROULT

auteurs de

Blanche de Savenières, Roquevert l'Arquebusier, Laurence de Montmeylian, etc., etc.

IV

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

CHAPITRE DOUZIÈME

XII

L'oubliette.

Pendant que la Maugrabine se rendait à l'ancienne auberge de Guiscard et que Clochepain s'introduisait dans le château par cette route souterraine qui lui était si familière, et dont tous les hôtes de Fenes-

trange ignoraient l'existence, voyons ce qui se passait dans l'intérieur du manoir féodal.

Juste à cette même heure, un homme, qu'à sa mine sinistre et disgracieuse on pouvait reconnaître aussitôt pour Raoul de Fenestrange, descendait, une lampe à la main, les degrés humides d'un escalier creusé dans le roc vif. Il paraissait réfléchir profondément, tout en descendant cet escalier, qui se déroulait à l'infini sous ses pas, et sans doute le sujet de ses réflexions étaient bien grave, car jamais ses traits n'avaient eu une expression plus sombre et plus repoussante.

De temps à autre, il lâchait un juron terrible, accompagné d'un geste de menace qui semblait s'adresser à quelque ennemi absent, et alors on eût cru voir en lui la personnification vivante du meurtre.

Enfin il s'arrêta; il était arrivé à un immense caveau, dans lequel donnaient quatre petites portes en fer, basses et cintrées. Il tira une clé de sa poche, s'approcha de l'une de ces portes et l'ouvrit, puis, sans quitter le seuil, il avança la lampe et l'éleva au-dessus de sa tête pour que la lumière se projetât dans toutes les parties de la pièce où il allait pénétrer.

Cette pièce était une petite cave, ayant pour sol une terre grasse et humide, et pour parois les saillies aiguës du roc dans lequel elle était creusée. Cette espèce d'*in pace* paraissait vide au premier abord ; mais, en regardant bien, on découvrait bientôt dans un coin quelque chose de noir et d'informe qui avait quelque apparence de forme humaine, mais qu'on eût hésité à prendre pour un homme, vu son état de complète immobilité.

Au bout de quelques instants, Raoul entra enfin laissant la porte ouverte der-

rière lui, et s'approcha de cette masse inerte étendue au fond de son cachot.

— Eh bien ! messire, dit-il alors, est-ce que vous ne m'entendez pas ? Est-ce que vos yeux ne voient pas cette lumière ?

Quelques minutes s'écoulèrent encore, sans qu'aucune réponse se fît entendre, sans qu'aucun mouvement fît soupçonner que celui auquel s'adressait Raoul fût doué de vie et d'intelligence.

Enfin, on vit ce corps se mouvoir lentement, se soulever avec difficulté et se

tourner avec des efforts inouis du côté de la lumière.

C'était un grand vieillard aux cheveux blancs, dont les yeux étaient enfoncés dans l'orbite, dont les traits étaient pâles et altérés, dont la physionomie était effarée et stupide, comme s'il eût fait quelque horrible maladie ou subi quelque épouvantable torture.

— Eh bien! monsieur le baron, lui dit Raoul, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... Je suis Raoul de Fenestrange, votre parent, votre ami.

— Mon parent! mon ami! répéta le vieillard en passant sur son front sa main longue et sèche.

— Oui, votre ami, reprit Raoul, car je viens vous arracher de ce cachot, vous rendre à la lumière, au monde, au bonheur, aux caresses de votre enfant, qui vous aime et se désespère de votre absence.

— Diane! mon enfant! murmura le vieillard d'une voix faible; oh! oui, oui, conduisez-moi vers elle.

Il tendit des bras suppliants vers Raoul,

et ses grands yeux noirs devinrent humides.

— C'est mon plus vif désir, monsieur le baron, dit celui-ci avec le plus grand calme, et je voudrais déjà vous voir la presser dans vos bras; vous ne sauriez croire la joie que me procurera un tableau si touchant; mais vous savez quelle condition je suis obligé de vous imposer.

— Une condition, dit le baron de Cévoles, cherchant à rappeler ses souvenirs.

— Je m'aperçois avec peine que votre

tête est un peu affaiblie, dit Raoul, permettez-moi donc de vous rappeler ce qui s'est passé et de vous remettre votre position sous les yeux.

Il déposa sa lampe à terre, et s'approchant tout à fait du vieillard qui le regardait d'un air à la fois curieux et effrayé :

— Monsieur le baron, lui dit-il, vous vous rappelez au moins que vous avez une fille et que cette fille est fort belle?

— Diane! Diane! ma fille! murmura le baron avec ravissement.

— Eh bien, moi aussi, je l'ai trouvee

belle et j'ai voulu l'avoir pour femme ; mais par une inspiration fâcheuse pour tous, vous me l'avez refusée. Plus tard, des routiers envahissaient votre château, vous faisaient prisonnier et vous amenaient par mon ordre dans ce cachot, où votre entêtement me contraint de vous retenir beaucoup plus longtemps que je ne le voudrais. J'espérais que la tristesse d'un tel séjour et la douleur de vous voir séparé de votre enfant vous feraient bientôt revenir sur une résolution aussi cruelle pour mon amour que mortifiante pour mon orgueil ; mais rien ne put vous fléchir ; et à chacune de mes visites, je n'obtins de vous qu'un refus invariablement

accompagné d'une malédiction. Le ciel m'a doué d'un naturel patient et ennemi des moyens violents ; j'attendis donc longtemps ce consentement que vous me refusiez toujours ; mais il fallait en finir et, de guerre lasse, je me décidai un jour à en venir avec vous à une extrémité un peu dure peut-être, mais qui trouvait son excuse dans l'excès de mon amour. Bref je vins près de vous, avec une lampe, une plume, de l'encre et un parchemin, et vous priai poliment de me donner votre consentement par écrit, vous prévenant que je me verrais contraint, à mon grand déplaisir, et par le seul fait de votre obstination, de vous priver de toute nourri-

ture, jusqu'à ce que vous eussiez satisfait au désir le plus ardent de mon cœur.

— Oh ! oui, s'écria tout à coup le vieillard d'une voix déchirante, la faim ! la faim !

— Le lendemain, reprit Raoul, toujours impassible, je revins vous voir, comptant bien qu'un jeûne de vingt-quatre heures aurait éclairé votre esprit et adouci votre caractère ; mais, à ma grande surprise et à ma grande douleur, je vous trouvai plus inflexible et plus exaspéré que jamais. Je dis à ma grande douleur, parce que cette

inconcevable persistance de votre part me forçait à persévérer dans ce système que je déplorais au fond de l'âme, mais qui me paraissait le seul propre à amener un résultat heureux pour tous. Je revins ainsi quatre jours consécutifs, et toujours je me heurtai contre un mur d'airain ; enfin, aujourd'hui, cinquième jour, me voilà encore, calme, patient comme de coutume, vous demandant : Voulez-vous la vie et le bonheur en échange de quelques lignes écrites de votre main?

— Non! murmura le baron de Cévoles.

— Permettez-moi, dit Raoul, de vous faire observer une chose à laquelle vous n'avez peut-être pas assez réfléchi : c'est que tout le monde vous croit au pouvoir des routiers d'Eustache d'Auberticourt et que je puis vous laisser mourir ici sans que le moindre soupçon plane sur ma tête.

— Eh bien ! je mourrai, dit le vieillard ; mais je mourrai heureux en songeant que ma fille n'appartiendra pas à un monstre de ton espèce !

— Encore une illusion que je crois devoir détruire, dit Raoul ; si vous mourez,

et la chose me paraît imminente, pour peu que vous demeuriez encore douze heures seulement sans nourriture, Diane, qui habite Fenestrange, Fenestrange, où ma volonté est la seule loi qu'on reconnaissé, Diane sera à moi de gré ou de force, avec ou sans la consécration du mariage, suivant mon caprice. Vous voyez donc bien que, dans l'intérêt même de votre fille, vous ne pouvez hésiter à m'accorder un consentement qui aurait à la fois l'avantage de sauver son honneur et de lui conserver la sollicitude vigilante et la tendresse dévouée d'un père.

— Le ciel me vengera et veillera sur elle, dit le baron.

— Ainsi, s'écria Raoul, sortant tout à coup du sangfroid qu'il s'était imposé jusque-là, ainsi vous êtes décidé à mourir plutôt que de me signer cet écrit ?

— Je suis décidé à mourir ; ne vois-tu pas que j'ai éteint ma lampe pour passer avec plus de résignation de l'obscurité de ce cachot aux éternelles ténèbres de la tombe ?

— Il ne cèdera pas ! murmura Raoul en serrant les dents.

Puis faisant un geste furieux :

— Damnation ! s'écria-t-il hors de lui ; je ne sais qui me tient de lui écraser la tête sous le talon de ma botte.

— Achève-moi donc, dit le baron sans s'émouvoir, c'est la seule grâce que je te demande.

— Non, non, misérable vieillard, dit Raoul, je veux que tu sentes la faim ronger tes entrailles jusqu'à la dernière minute.

Il ajouta aussitôt en se frappant le front :

— Oh ! cet écrit, cet écrit que je paierais de la moitié de mon sang, je ne l'aurai donc pas !

Comme il achevait cette exclamation, un petit rire sec et railleur se fit entendre derrière lui. Raoul se retourna avec une surprise mêlée d'effroi, et aperçut Clochepain debout à l'entrée du cachot.

— Toi ! toi ici ! s'écria-t-il à la fois colère et stupéfait, quand je croyais que personne...

— Ne connaissait l'existence de ce che-

min mystérieux qui conduit de la campagne dans une des tours de Fenestrange et de cette tour dans cette oubliette, répliqua Clochepain. En effet, tout le monde l'ignore, excepté moi, mon ami Lorenzino et vous, à ce qu'il me paraît.

— Et comment t'es-tu introduit ici? Qu'es-tu venu y faire? demanda Raoul en se rapprochant de l'enfant d'un air menaçant et sinistre.

— Ah! dit Clochepain en faisant un pas en arrière, tâchons de nous entendre, et surtout restez calme. Je vous préviens d'a-

bord que si vous faites un pas de plus, je me sauve, et je vous jure que vous ne m'attraperez pas.

— Alors, réponds donc, qu'es-tu venu faire chez moi, et pourquoi avoir pris ce chemin ?

— J'ai pris ce chemin, répondit Clochemin, parce qu'il m'évite l'affront de me voir refuser la porte, ce qui est humiliant pour un homme de cœur, et je suis venu dans le seul but de vous rendre un immense service.

— Un service !... de toi à moi, Raoul de Fenestrange?

— Nous en parlerons tout à l'heure quand je vous aurai tiré de la situation embarrassante où vous vous trouvez en ce moment, et dont vous ne sauriez peut-être pas sortir sans moi.

— Que veux-tu dire? je ne comprends pas.

— Je m'explique. Vous donneriez bien la moitié de votre sang, n'est-il pas vrai, pour avoir le consentement du baron de Cévoles, ici présent, à votre union avec la belle Diane, sa fille?

— Comment sais-tu tout cela? s'écria Raoul.

— Mon Dieu ! comme on sait souvent beaucoup de petites choses : pour avoir eu l'indiscrétion d'écouter. Je sais aussi, et toujours de la même façon, que le vieillard vous tient rancune de ce que vous le laissez mourir de faim, et qu'il a la cruauté de vous refuser cet écrit auquel vous attachez le plus grand prix, obstination d'autant moins excusable de sa part que dans quelques heures il aura cessé de vivre, et se trouvera ainsi dans l'impossibilité de réparer le tort qu'il vous cause.

— Et tu prétends, toi, pouvoir me tirer

de cet embarras? dit Raoul avec un sourire de mépris.

— A l'instant même. Avez-vous sur une lettre, sur un papier quelconque une ligne d'écriture et la signature baron de Cévoles?

— Non, répondit Raoul.

— Et ce papier que je vois jeté là-bas dans un coin, quel est-il?

— Ce papier doit être blanc.

— Voyons toujours.

Clochepain s'en fut ramasser le papier, y jeta un coup d'œil, et le passant à Raoul :

— Tenez, lui dit-il, voyez cela.

Raoul prit le papier et y lut ces mots :

« Je meurs assassiné par Raoul de Fenestrange.

» Baron de Céyoles. »

— Ah ! ah ! murmura Raoul en tournant les yeux du côté du vieillard étendu immobile sur le sol.

— Il est heureux que j'aie découvert cela, n'est-ce pas? dit Clochepain, maintenant, laissez-moi faire.

Il prit le papier, en fit deux morceaux, laissant intacte la partie écrite, s'assit à terre, trempa la plume dans l'encrier et se mit à écrire.

Quelques instants après, il remit le papier à Raoul, qui jeta un cri de surprise.

C'était l'écriture, c'était la signature du baron de Cévoles, imitées avec un art si

merveilleux qu'il était impossible de ne pas s'y méprendre, et cet écrit mettait enfin Raoul en possession du consentement qu'il exigeait vainemenf depuis deux mois.

— Tu es intelligent, dit-il en regardant Clochepain avec admiration, je te récompenserai largement de ce que tu viens de faire pour moi.

— C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, répliqua Clochepain ; je suis venu tout exprès pour vous faire une révélation de la plus haute gravité, car il

s'agit de votre naissance, que vous ne connaissez pas vous même et dont j'ai le secret, et du grand nom de Fenestrange, auquel il vous faudra renoncer peut-être pour un nom obscur et une condition misérable.

— Ah ! ça, quelles folies me débites-tu là ? s'écria Raoul.

— Fermez ce cachot, dit Clochepain ; remontons au château ; je vous conterai tout, chemin faisant, et vous conviendrez que cela mérite réflexion.

Raoul prit sa lampe et s'approcha du

baron de Cévoles pour voir, avant de partir, dans quel état il le laissait. Pendant ce temps, Clochepain pliait avec soin et glissait tout doucement dans sa poche le papier qui contenait l'accusation d'assassinat du vieillard contre Raoul, et dont celui-ci ne s'occupait plus, tant le stratagème de Clochepain l'avait transporté d'admiration.

— Tu dis donc, reprit-il après un silence, que tu as encore des révélations à me faire?

— Je vous répète qu'elles sont d'une

importance majeure, répondit Clochepain.

— Allons dit Raoul, partons.

Au bout d'un quart d'heure environ, ils arrivaient tous deux dans un grand vestibule qui reliait ensemble deux ailes du château.

— Et tu me jures, disait Raoul en achevant l'entretien, que toutes ces paroles tu les as entendues de la bouche même de Robert et d'Aïssa?

— J'en ferais serment sur l'Évangile.

— Tu dis qu'il viendra avant minuit?

— Avant minuit ; et dès dix heures, ses routiers seront autour du château.

— C'est bien; suis-moi, je vais donner ordre qu'on te serve un bon repas et qu'on te conduise dans une chambre du château.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, dit Clochepain, je saurai bien trouver tout cela.

Et il s'esquiva rapidement.

— Et maintenant, s'écria Raoul, resté seul, ce n'est pas dans quelques jours, ce n'est pas demain, c'est avant une heure qu'il faut que ce mariage se fasse.

CHAPITRE TREIZIÈME

XIII

Le consentement.

Dans cette même chambre où le lecteur a vu mourir la comtesse de Fenestrange, nous trouvons aujourd'hui Diane causant avec sa nourrice.

La jeune fille était pâle, et le cercle

rouge qui entourait ses beaux yeux bleus attestait qu'elle avait beaucoup pleuré.

— Voyons, ma chère petite Diane, disait la vieille femme en pressant dans ses mains ridées la main blanche et délicate de sa jeune maîtresse, pourquoi vous désespérer ainsi quand les paroles de messire Raoul devraient vous rendre l'espoir? Ne vous a-t-il pas dit que votre père vivait encore, que les routiers avaient épargné sa vie dans la pensée d'en tirer une rançon, et qu'il était décidé à tous les sacrifices pour l'arracher de leurs mains?

— Oui, ma bonne Gertrude, tu as raison, dit Diane en essuyant une larme qui perlait au bord de sa paupière, je devrais me réjouir au lieu de pleurer, puisque Dieu a épargné la vie de mon pauvre père, puisqu'il me reste l'espérance de le revoir, de le presser encore dans mes bras; et pourtant...

Un sanglot vint lui couper la parole.

— Et pourtant, reprit la nourrice, vous ne pouvez retenir vos larmes, parce que vous avez à dire à messire Raoul : Sauvez

mon père, ramenez-le sain et sauf, et ma main est à vous.

— Oh ! tu as deviné la cause de ma douleur, ma chère Gertrude ! s'écria Diane en jetant ses bras autour du cou de sa nourrice.

Celle-ci embrassa la jeune fille au front, puis relevant sa charmante tête, pâle et échevelée :

— Voyons, mon enfant, lui dit-elle, écoutez un peu les conseils de la raison, donnez-vous la peine de réfléchir un ins-

tant, et vous reconnaîtrez que messire Raoul ne mérite pas l'antipathie que vous avez conçue contre lui. N'a-t-il pas tout fait pour gagner votre estime et votre amitié? N'est-ce pas lui qui vous a sauvée des mains de cette horrible bande qui a détruit le château de Cévoles, sous la conduite de ce démon d'Auberticourt? N'a-t-il pas eu la délicatesse de vous conduire dans un couvent pour mieux vous prouver son respect, au lieu de vous amener dans son château, quoiqu'il fût très épris de vous? Et en ce moment encore, n'est-ce pas lui qui s'occupe de sauver la vie de votre père, au risque de se faire massacrer lui-même par ces misérables rou-

tiers? Encore une fois, ma chère enfant, réfléchissez, et dites en bonne conscience si c'est là l'homme cruel et pervers qu'on vous avait dépeint.

— Hélas! bonne Gertrude, répondit Diane, je reconnais avec toi que Raoul avait été bien calomnié et que ses actions démentent complétement la mauvaise réputation qu'on lui avait faite dans la contrée; mais j'ai beau faire, tout en lui rendant justice, je sens toujours pour lui la même aversion profonde, insurmontable, qu'il m'a inspirée de tout temps, et je ne puis envisager cette union sans tressaillir d'effroi.

— Ah ! chère petite Diane, dit Gertrude en hochant la tête, vous ne dites jamais tout, et moi, je vous le répète, ce qui fait que l'idée de cette union vous est si odieuse, c'est que... enfin je m'entends, et vous me comprenez bien.

Diane garda le silence et devint toute rouge.

— Oui, oui, reprit Gertrude, c'est toujours la même pensée qui vous poursuit, et vous ne pouvez nier que le plus grand tort de messire Raoul à vos yeux ne soit cet amour que vous avez au fond du cœur

pour ce jeune homme dont vous avez fait rencontre en Allemagne.

— Je te l'ai déjà avoué, dit Diane, pourquoi m'en défendrais-je ? Il est sans cesse présent à ma pensée, et c'est là surtout ce qui me rend intolérable l'idée de me lier pour toujours à un autre.

En ce moment, deux coups furent frappés à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et les deux femmes virent entrer Raoul.

— Mon père! s'écria Diane en courant à lui, mon père vit-il encore? L'avez-vous vu ?

— Rassurez-vous, répondit Raoul, dont les traits étaient un peu troublés, oui, votre père existe, je l'ai vu et je lui ai parlé.

— Merci, Raoul, merci! Mais ce n'est pas tout, vous aviez promis d'obtenir sa liberté, de le ramener avec vous; avez-vous tenu votre parole?

— Non.

— Oh! mon Dieu! ces hommes n'ont pas voulu...

— Au contraire, ils avaient consenti,

satisfaits de la rançon que je leur apportais ; c'est votre père lui-même qui, malgré mes prières, a voulu rester leur prisonnier.

— Mon père ! mon père qui m'adore, qui doit trembler pour sa fille ! Je ne puis comprendre...

— Lisez cet écrit, tracé de sa main, comme vous le reconnaîtrez, et tout vous sera expliqué.

Diane prit le papier que lui présentait Raoul et lut ce qui suit :

« Je reviens des préventions que j'avais injustement conçues contre Raoul de Fenestrange ; je n'exige pas que tes sentiments changent comme les miens, mais je déclare ne pouvoir accepter le sacrifice qu'il veut s'imposer pour moi que si je puis lui accorder en récompense le titre qu'il a si longtemps ambitionné. Je ne puis devoir ma rançon qu'à mon gendre.

» Le baron DE CÉVOLES. »

Après avoir lu ces lignes, Diane demeura anéantie, l'œil fixe et les traits contractés.

— Diane, lui dit Raoul en adoucissant

sa voix et ses manières, je ne veux ni vous contraindre, ni vous presser, mais votre père attend une décision, il est entre les mains d'hommes cruels et sans foi qui préfèrent souvent à l'argent le plaisir de quelque atroce vengeance, et il suffit d'un caprice ou d'un conseil de l'un d'eux...

— Oh! je consens, je consens, s'écria la jeune fille, j'accepte votre main, courez délivrer mon père.

— Vous venez de lire sa volonté expresse, dit Raoul, il ne veut devoir sa rançon *qu'à son gendre*.

— Alors que notre union s'accomplisse aujourd'hui même, le plus tôt possible, c'est moi qui vous le demande.

— Je connaissais toute la noblesse et la générosité de votre âme, répliqua Raoul, et j'ai été au devant de vos vœux ; les apprêts de notre mariage se font en ce moment même, et il sera célébré dans un instant.

Diane jeta sur Raoul un regard qui exprimait la crainte et la défiance.

— Oh ! dit celui-ci, croyez bien que cet

empressement prend sa source dans le seul désir de sauver votre père des dangers sans cesse renaissants auxquels il est exposé au milieu de cette troupe infâme. D'ailleurs, je vous le jure, cette union ne changera rien à nos relations, et ne vous imposera aucune contrainte. Je serai toujours pour vous ce que je suis aujourd'hui, un esclave humble et soumis, et ne deviendrai réellement votre époux que le jour où vous m'en jugerez digne.

Diane regarda encore Raoül, et parut éprouver un moment d'hésitation ; puis, faisant un effort sur elle-même et avançant sa main vers lui :

— Vous êtes généreux, mon cousin Raoul, lui dit-elle; pardonnez-moi les mauvaises pensées que j'ai pu avoir sur vous et le mal que je vous ai fait sans le vouloir.

Raoul s'empressa de baiser la main de Diane, pour cacher l'embarras que lui causaient cet éloge et ces excuses.

— Diane, lui dit-il, j'ai réuni à Fenestrange quelques gentilshommes pour fêter ma réconciliation avec mon frère, qui m'a annoncé son arrivée et que j'attends ce soir même; ils vont tous assister à notre mariage.

— Ah ! je vais donc connaître votre frère Robert, dit Diane.

— Dans quelques heures. Mais veuillez vous préparer, ma chère Diane, car, dans un instant, on viendra vous prendre. Surtout, ajouta-t-il en feignant la tristesse et la résignation, songez que si ce mariage ne répond pas aux désirs de votre cœur, je ne suis pour rien dans cette contrainte, que je ferai tous mes efforts pour vous la faire oublier plus tard, et si vous voulez fortifier votre cœur par une idée consolante, pensez à votre père que vous pourrez embrasser bientôt.

Puis il la salua avec les marques du plus profond respect et sortit.

Il se rendit de là dans une vaste salle, où une vingtaine de gentilshommes étaient assis autour d'une table couverte de coupes et de flacons.

— Guillaume, dit-il en entrant à un valet, quelle heure est-il ?

— Le sablier marque la neuvième heure, répondit le valet.

— Mon frère m'a fait part qu'il serait ici

à dix heures, nous allons donc bientôt le voir. Messeigneurs, j'ai encore quelques ordres à donner pour que Robert soit reçu d'une façon digne du chef de la maison de Fenestrange. Car, bien que ce château m'appartienne par un acte de la volonté suprême de mon noble père, il n'en est pas moins mon aîné. Permettez donc que je vous quitte, et surtout faites circuler les flacons en m'attendant.

S'adressant ensuite aux valets :

— Vous autres, leur dit-il, dès que vous serez prévenus de l'arrivée de mon frère,

faites sonner les fanfares et venez m'avertir. Je veux être le premier à le recevoir, à me jeter dans ses bras.

Il sortit d'un pas rapide, et une fois seul dans le grand vestibule qui aboutissait à l'une des poternes du château :

— Maintenant, Robert, murmura-t-il, nous allons nous voir face à face. Malheur à toi !

Arrivé à la poterne, il trouva un magnifique cheval noir tenu par un domestique. Il s'élança en selle sans dire un mot ; le valet lui ouvrit la porte et il sortit.

Le cheval se mit à descendre d'un pas prudent le sentier tortueux qui se déroulait au flanc de la montagne. Au même instant, un personnage qu'à l'exiguité de sa taille et à l'agilité de sa tournure on reconnaissait aussitôt pour Clochepain, se mit aussi à descendre la montagne, mais avec une précaution extrême, en se tenant toujours à vingt pas du coursier et en se dissimulant dans l'ombre du sentier pour échapper aux regards de Raoul.

Quand il fut au bas de la montagne, celui-ci arrêta son cheval et plongea autour de lui un regard pénétrant. Tout était calme, immobile, le paysage paraissait

désert; on eût juré qu'il n'y avait pas un être humain dans ce coin profondément triste et aride. Cependant, en regardant bien, Raoul distingua, groupées de loin en loin, des masses noires blotties dans les taillis d'arbustes, derrière les touffes gigantesques des romarins, ou au pied des rochers dont l'ombre les enveloppait d'un sombre manteau. A leur complète immobilité, on eût pris ces masses informes pour des blocs de granit, et elles auraient facilement échappé à l'attention de Raoul, si celui-ci n'eût été prévenu.

— Bien, murmura-t-il à voix basse, voici les routiers de Robert! L'enfant ne

m'a pas trompé. Pauvres gens! ils se croient bien habiles, et ils me laissent aller à leur chef, ne soupçonnant guère ce qui va lui arriver. Allons, mes bons amis, restez là, puisque vous vous y trouvez bien ; restez, je n'ai certes pas envie de vous troubler.

Il siffla son cheval qui partit au trot, gêné dans sa marche par l'épaisseur de la neige.

Clochepain, se voyant en pleine campagne et craignant d'être découvert, s'engagea brusquement dans un autre che-

min, mais les yeux toujours fixés sur le cheval de Raoul, et suivant une ligne parallèle qui devait le conduire au même but.

CHAPITRE QUATORZIÈME

XIV

La ballade.

Au bout d'une demi-heure de marche, Raoul traversait la vallée étroite au-delà de laquelle se dressait l'amas de roches bizarres, connu dans le pays sous le nom de la *Roche-Sanglante*. L'assemblage in-

cohérent et fantasque de ces quartiers de granit, et le paysage qui les encadrait, se trouvait en harmonie parfaite avec cette dénomination sinistre. Des fondrières profondes sillonnaient comme des cicatrices les flancs du monticule, et au bas de ces fondrières, de grosses pierres surgissaient du sol, comme de hideuses excroissances qu'on voyait s'étendre très avant dans la plaine. Des fentes mêmes de la roche, et inégalement disséminés sur les deux versants, s'élançaient de grands pins dont les branches gigantesques, naturellement courbées en forme de guirlande, partaient du pied même du tronc, rampant sur le sol comme de grands reptiles. Enfin, au

point culminant du groupe, une roche plane et unie était jetée sur un précipice dont les flancs, tout hérissés de saillies, offraient un aspect effrayant. En plein jour, bien des gens passaient par ces roches, qui, pour les communications entre certains pays, abrégeaient beaucoup la distance, et qu'on avait rendues praticables pour les chevaux en traçant un sentier sur chaque versant; mais la nuit, pas un paysan ne s'y fût hasardé.

Ce soir-là, la lune, pure et brillante dans un ciel sans nuages, doublait encore l'horreur du site en jetant sa pâle lumière sur cette neige blanche et mate qui cou-

vrait tout le paysage, comme un suaire couvre un cadavre. Sous cette teinte uniforme, sous cette clarté calme et glaciale, tous les objets avaient revêtu une physionomie étrange; tous affectaient je ne sais quel air de tombes, de pierres funèbres, de monuments brisés, de fantômes immobiles, qui jetait le frisson dans l'âme. Le silence était effrayant comme le silence de la mort; cette mélodie vague, ravissante, insaisissable, qui jaillit, au sein des nuits, de la surface du sol, comme le rêve de millions d'insectes endormis dans les herbes; ces soupirs harmonieux jetés dans l'air par les âmes errantes qui s'éveillent de toutes parts aux premiers rayons de la

lune, flottant par groupes entre le ciel et la terre ; tous ces bruits qui donnent à la nuit un charme si profond et lui enlèvent toutes ses terreurs, étaient étouffés sous la neige ; l'épouvante seule planait sur la nature et saisissait l'âme du voyageur.

Cependant trois personnages apparaissaient dans ce site désolé, l'un monté sur un cheval et encore loin de la roche, c'était Raoul ; l'autre, une femme arrêtée au pied du versant qui faisait face au château de Fenestrange ; le troisième gravissant lentement la pente opposée, et tous trois si profondément absorbés chacun dans la pensée qui l'occupait, que nul ne songeait

même à regarder ce qui se passait autour de lui.

Le troisième personnage, qu'à ses haillons de couleur sombre, si bizarrement déchiquetés par la misère, on pouvait reconnaître pour le même qui avait frappé l'attention de la Maugrabine quelques heures auparavant, s'arrêta sur l'espèce de plate-forme étroite qui couronnait la *Roche-Sanglante*, et contempla longtemps le précipice, dont l'ouverture était éclairée en plein par la lune. Il resta longtemps immobile à la même place et dans la même position, paraissant prendre un intérêt immense à sonder de l'œil la profondeur

de l'horrible abîme dont la lune, si limpide que fût son éclat, ne dévoilait qu'une partie, et laissait deviner un gouffre sans fond. Au bout de quelques minutes, il fit deux pas en avant, attiré par un irrésistible vertige, se pencha lentement comme pour mieux voir le démon perfide dont le regard l'attirait à lui, et parut prêt à se précipiter dans l'espace. Mais tout à coup, comme si une idée eût jailli de son esprit, il se redressa brusquement, passa la main dans les longs cheveux qui retombaient en désordre autour de son front blanc et plein de noblesse, et murmura tout bas :

— Je serais séparé d'elle pour l'éter-

nité! Oh! non, je ne veux pas; nous nous reverrons dans la mort.

Il ajouta presque aussitôt :

— Et pourtant je ne puis plus vivre; brisé par la fatigue, couvert de haillons, manquant de tout, pourquoi m'obstiner à lutter encore? Pourquoi, puisque j'ai perdu toute espérance de la revoir? Allons, je n'irai pas au-devant de la mort; mais puis-je l'empêcher de venir à moi? Ces roches sinistres, ces pins funèbres, ce paysage qui ressemble à un vaste cimetière, tout me crie que c'est là qu'il faut

mourir; étendons-nous sur cette neige et laissons faire la faim.

Il recula de quelques pas et s'étendit tout de son long derrière une roche qui le cachait en partie.

Pendant ce temps, Raoul était arrivé au pied du monticule, à peu de distance de la Maugrabine; mais celle-ci était plongée dans une préoccupation si profonde, qu'elle n'avait point entendu le pas du cheval. Accroupie sur la terre, elle écartait la neige avec ses mains et examinait avec attention toutes les plantes qui poussaient

entre les fentes de la roche. De temps à autre elle jetait un cri de joie en apercevant une plante d'une certaine forme, secouait doucement toute la neige qui l'enveloppait, la plaçait de manière à la laisser exposée aux rayons de la lune, et l'enlevait avec les plus grandes précautions en chantant une espèce de ballade dont les paroles paraissaient sombres et terribles.

— Holà ! vieille sorcière, lui cria tout à coup une voix qui la fit bondir, que fais-tu à pareille heure et dans un tel endroit?

La Maugrabine leva la tête pour voir celui qui l'interpellait d'un ton si brutal, et elle aperçut Raoul dont les traits durs et repoussants n'étaient pas de nature à la rassurer.

— Ce que je fais, monseigneur, lui dit-elle, vous voyez, je cueille des plantes.

— Et c'est à minuit, au flanc de cette roche, dont tout le monde s'éloigne comme d'un lieu maudit, que tu viens les chercher !

— Si je cherche mes plantes au sein de

ces roches, répliqua Zarita, c'est que je sais fort bien qu'on ne les trouve que là, et si je viens les arracher à minuit et au clair de la lune, c'est que leur vertu n'à de puissance et d'efficacité qu'à cette double condition.

— Ah ! ah ! dit Raoul d'un ton railleur, et c'est sans doute pour augmenter le charme attaché à ces plantes que tu psalmodiais tout à l'heure je ne sais quel chant lugubre !

— Vous l'avez dit, monseigneur, c'est pour augmenter le charme.

Raoul reprit, après un moment d'hésitation et avec une affectation de légèreté et d'insouciance :

— Et quelle est donc cette chanson infernale ? J'en ai saisi quelques paroles, elles me paraissent dignes de l'air qui les accompagnent.

— C'est la ballade de la *Roche-Sanglante.*

— En effet, j'ai entendu parler d'une légende assez sinistre qui a été composée sur cette roche par un poète demeuré inconnu.

— C'est plus qu'une légende, c'est une histoire, dit Zarita.

— Est-elle aussi effrayante qu'on le dit ?

— Elle est fort triste, monseigneur.

— Je suis curieux de la connaître, dis-la moi.

— Le froid est âpre, l'heure propice s'écoule et j'ai à peine la moitié des plantes qu'il me faut, dit Zarita; ne serait-il pas plus sage, monseigneur, de conti-

nuer votre chemin et de me laisser finir ma tâche ?

— Allons, sorcière maudite, s'écria Raoul en levant sa houssine, obéis sans répliquer.

La Maugrabine fixa sur lui un regard impassible, et après un silence :

— Monseigneur, lui dit-elle, je ne vous ai jamais vu, et pourtant je parierais que vous êtes messire Raoul de Fenestrange.

— Et à quoi devines-tu cela ? dit Raoul,

au mal qu'on t'a dit de moi, sans doute? Si c'est ainsi, tu dois savoir qu'il n'est pas prudent d'exciter ma colère ; hâte-toi donc de faire ce que je t'ordonne.

— Le ciel me préserve de résister à un homme tel que vous. J'obéis.

Et elle se mit à chanter ces paroles sur un rhythme dont la monotonie avait quelque chose de terrible :

« La nuit est sombre, les étoiles se sont voilées d'un crêpe de deuil ; la tempête siffle et hurle dans les ténèbres, ébranlant

les tours crénelées et courbant les chênes sur son passage.

» Tout tremble dans la nature, tout cherche un abri contre la colère du ciel ; l'homme, comme les animaux, tressaille et sent le frisson de la peur passer dans son âme.

» Quels sont donc ces deux cavaliers qui vont par la campagne, bravant l'orage et les ténèbres? Ce sont deux frères, Gérard et Rimbaut.

» Gérard est triste et silencieux, car il s'éloigne pour quelques jours de celle

qu'il aime. Rimbaut jette sur Gérard des regards sinistres, car lui aussi il aime la jeune Berthe, et en jurant à son frère de veiller sur elle pendant son absence, il s'est dit tout bas qu'elle serait à lui.

» Les voilà arrivés à la Roche où ils doivent se séparer; le vent redouble de furie, les nuages sombres qui se traînent lourdement dans l'air crèvent tout à coup, et des torrents de pluie se mêlent aux grincements de l'orage.

» Viens, mon frère bien-aimé, dit Rimbaut, viens que je te presse dans mes bras avant de te quitter.

» Gérard s'avance, noble et confiant, mais tout à coup une lame brille, un cri d'agonie retentit dans l'air, un corps tombe sur la Roche, puis un cavalier part, franchissant l'espace avec la rapidité d'une flèche.

» Le lendemain le soleil jaillit de l'horizon, et ses premiers rayons éclairent le cadavre de Gérard étendu au sommet de la Roche, qui est teinte de sang.

» Voyageurs, pâtres et chevaliers attardés la nuit, éloignez-vous de la Roche-Sanglante. »

Quand la Maugrabine eut fini son chant, il se fit un moment de silence ; Raoul, la tête penchée sur sa poitrine, était perdu dans une rêverie profonde, et Zarita s'était remise à chercher des plantes.

— Sorcière ! lui cria tout à coup Raoul.

— Que me voulez-vous ? répondit celle-ci sans retourner la tête.

— Est-ce bien là la véritable ballade de la Roche-Sanglante ?

— C'est celle que l'on m'a chantée ; qui peut vous en faire douter ?

— Qui me dit que celle-là n'est pas de ton invention ?

— Quel intérêt aurais-je à cela ?

— Je l'ignore, mais si je le savais !...

La Maugrabine ne répliqua pas ; Raoul lui jeta un regard soupçonneux, puis il siffla de nouveau son cheval et se mit à gravir le sentier raboteux et escarpé qui conduisait au sommet de la Roche-Sanglante. Parvenu là, il jeta les yeux devant lui, et n'apercevant personne dans la campagne, descendit de l'autre côté de la

roche et mit son cheval au galop. Au bout de quelques instants, il s'arrêta une seconde fois, porta ses regards au loin, et croyant voir à une certaine distance un point noir se détacher sur la blancheur éclatante de la neige, attendit immobile. Peu à peu le point grandit, puis prit une forme déterminée et enfin se trouva assez rapproché pour qu'on pût reconnaître un cavalier arrivant à toute bride.

— Enfin! murmura Raoul, le voilà!

Et il s'élança ventre à terre au-devant du cavalier.

CHAPITRE QUINZIÈME

XV

Les deux frères.

Raoul ne s'était pas trompé ; ce voyageur était bien son frère, comme il put bientôt s'en convaincre, car, en moins de deux minutes, il se trouva en face de lui.

En voyant venir à lui un cavalier, à cette heure de la nuit et dans cette campagne désolée, Robert avait arrêté son cheval et s'était mis sur ses gardes, portant la main à la poignée de son épée qu'il tira à moitié du fourreau. Raoul le trouva dans cette position ; il s'avança aussitôt vers lui la main tendue :

— Et quoi, mon frère, lui dit-il, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Comment ! c'est vous, Raoul ; dit Robert avec surprise.

Et il repoussa lentement son épée dans

le fourreau, l'observant d'un œil calme et pénétrant.

— Je comprends votre étonnement de me voir venir à votre rencontre après la façon dont nous nous sommes quittés, reprit Raoul; mais c'est précisément ce souvenir qui m'a décidé. J'ai voulu vous donner cette preuve que toute rancune était éteinte dans mon cœur, et que revenu à de meilleurs sentiments, je ne voulais plus être pour vous désormais qu'un frère plein de déférence et d'affection.

Et pour la seconde fois, il tendit la main

à Robert; mais celui-ci feignit de ne pas voir ce mouvement et répondit, toujours immobile et imperturbable :

— Je vous remercie de cette marque d'amitié, Raoul; mais ces sentiments, auxquels j'eusse été sensible autrefois, se manifestent aujourd'hui dans une circonstance peu opportune.

— Je ne vous comprends pas, Robert.

— Je vais m'expliquer; mais d'abord, veuillez donc satisfaire ma curiosité en m'apprenant comment vous avez pu deviner que je viendrais par ce chemin, car

je vous ai bien annoncé le jour et l'heure de mon arrivée à Fenestrange, mais sans vous indiquer la route par laquelle je m'y rendrais.

— J'ai supposé que vous prendriez ce chemin, qui est le plus court et surtout le plus commode par ce temps de neige, et je suis venu à tout hasard.

Robert regarda un instant Raoul en silence.

— C'est bien, dit-il enfin, rendons-nous donc ensemble à Fenestrange.

Raoul fit tourner son cheval, qui alla se

placer à côté du coursier de Robert, et les deux frères partirent au pas.

— Eh bien, Robert, reprit alors Raoul, me diriez-vous ce que signifient les étranges paroles que vous venez de prononcer sur l'inopportunité de mes sentiments fraternels?

— Cela signifie, Raoul, que ces sentiments n'ont jamais pu exister entre nous, et que l'indifférence que nous éprouvions jadis l'un pour l'autre était toute naturelle, car nous ne sommes pas frères.

— Nous ne sommes pas frères! s'écria Raoul, jouant admirablement la stupéfac-

tion ; et sur quoi basez-vous une supposition aussi insensée ?

— Ce n'est pas une supposition, c'est une certitude, répondit froidement Robert, et il ne vous restera aucun doute sur ce point quand je vous aurai révélé la vérité, que je ne connais moi même que depuis peu de jours.

— Parlez, dit Raoul avec ironie, je suis vraiment curieux d'entendre cette merveilleuse histoire. Mais je dois vous déclarer d'avance que vous aurez beaucoup de peine à convaincre le monde que vous n'avez pas de frère, lorsque cent témoins

peuvent se lever pour attester qu'ils l'ont vu naître et grandir près de vous.

— Ces témoins, répliqua Robert, auront raison quand ils attesteront qu'il m'est né un frère à Fenestrange ; ils auront tort quand ils affirmeront qu'il a grandi près de moi.

— Vos paroles deviennent de plus en plus obscures, dit Raoul.

— Un mot d'explication suffira pour les rendre claires et intelligibles. Oui, j'ai eu un frère, un frère né du même père et de la même mère que moi ; mais peu de temps après sa naissance, le comte, mon

père, égaré par d'injustes soupçons, le faisait enlever de Fenestrange et remplacer dans son berceau par un bâtard qu'il avait eu dans le même temps de je ne sais quelle maîtresse. L'enfant légitime n'a jamais reparu, et tout fait présumer qu'il est mort depuis longtemps ; quant au bâtard, c'est celui qu'on a toujours salué jusqu'à présent du nom usurpé de Raoul de Fenestrange, c'est vous.

Raoul tressaillit en entendant prononcer ces derniers mots, et il se fit un long silence.

— L'histoire est assez bien trouvée, dit-

il enfin, et je comprends fort bien l'intérêt que vous avez à ce qu'elle soit acceptée comme vraie ; malheureusement, je vous le répète, personne n'y croira, et moi moins que personne.

— Tout le monde y ajoutera foi, et vous comme les autres, répliqua Robert, quand je produirai des preuves authentiques, irrécusables, à l'appui de mes paroles.

— Ah ! vous avez des preuves? dit Raoul d'un ton moqueur.

— Je les ai en ma possession, écrites et de la dernière évidence.

Raoul jeta un regard sinistre sur son frère et porta la main à son poignard; mais ils marchaient côte à côte, et, à la clarté de la lune, aucun de ses mouvements ne pouvait échapper à Robert; il le comprit et laissa retomber nonchalamment sa main sur le cou de son cheval, qu'il feignit de caresser.

Ecoutez-moi, reprit Robert, quelle que soit votre répugnance à renoncer au nom de Fenestrange, à la fortune, à l'autorité, aux honneurs attachés à ce nom, qui n'est pas le vôtre, il faudra bien vous y résoudre quand la loi aura décidé, et je vous jure que j'ai en main tout ce qu'il faut pour

qu'elle se prononce contre vous. Or, ce jour-là, qu'arivera-t-il si telle est ma volonté ? Il arrivera que vous partirez seul, plus faible, plus pauvre et plus isolé sur terre que le mendiant errant de village en village. Mais je ne veux pas qu'il en soit ainsi ; je ne veux pas qu'un homme qui a porté le nom de Fenestrange tombe dans la honte et la misère ; je vous donnerai donc un des manoirs qui sont dans ma mouvance, à la seule charge de m'en rendre foi et hommage, et vous tirerez de là ce qui vous manque aujourd'hui, un nom et un titre qu'on ne pourra plus vous contester.

— Robert, répondit Raoul après un

moment de réflexion, je ne puis me faire à la pensée de quitter le nom et le rang auxquels je m'étais accoutumé et que je considérais comme m'appartenant à tout jamais ; j'attendrai donc pour m'en dé-saisir que vous ayez fait valoir les preuves dont vous vous dites possesseur ; mais s'il arrivait qu'en effet je ne fusse qu'un bâ-tard sans nom et sans droits, comme vous le dites, j'accepte d'avance le don que vous voulez bien me faire, et vous remer-cie de votre générosité.

Cette résignation subite parut surprendre Robert, qui jeta un regard sur Raoul pour lire sur son visage si elle était sincère ;

mais celui-ci avait bien un air à la fois calme et triste d'un homme qui voit la fortune lui échapper et qui accepte sa destinée. Cette expression convainquit sans doute Robert que Raoul ne tenterait aucun effort pour se soustraire aux coups qui venaient si inopinément bouleverser toute sa vie, car il parut ne plus songer à épier sa pensée ni ses mouvements.

Les deux frères arrivaient en ce moment au pied de la Roche-Sanglante. Le sentier tracé dans le roc était à peine assez large pour laisser passer un cavalier; Raoul prit humblement quelques

pas en arrière, et Robert passa devant.

Plusieurs fois pendant le trajet, qui fut long et pénible, car les chevaux pouvaient à peine tenir pied sur la neige durcie, Raoul, dont les traits étaient devenus plus sombres et plus sinistres que jamais, avait tiré à moitié son poignard de sa gaîne, fixant sur son frère un regard brûlant de haine et de vengeance; mais chaque fois l'arme avait échappé à sa main, paralysée par la terreur que lui inspirait le courage intrépide de Robert. Cependant le moment était propice; il

était probable que jamais l'occasion ne se présenterait aussi favorable.

Robert, devenu tout à coup silencieux, absorbé dans ses pensées, ne se rappelant même plus peut-être que Raoul était derrière lui, se prêtait sans défense au coup qui voudrait le frapper. Raoul se faisait ce raisonnement; mais au moment d'exécuter le crime, la peur s'emparait de lui, et la lutte qui régnait entre sa lâcheté d'une part, son intérêt et sa haine de l'autre, était si violente, que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, malgré la rigueur du froid.

Enfin le cheval de Robert prit pied sur

le sommet du monticule, et celui de Raoul s'y élança après lui.

Robert, poursuivant son chemin, allait franchir la roche large et polie qui, par un étrange caprice de la nature, se trouvait jetée comme un pont au-dessus du précipice, quand Raoul le retint par le bras.

— Ces pauvres bêtes sont fatiguées, dit-il en montrant les chevaux, laissons-les reposer un instant.

— Volontiers, dit Robert.

Il arrêta son cheval et Raoul en fit autant.

Pendant quelques instants ils restèrent silencieux, Robert contemplant, avec un sentiment de mélancolie, la majesté sombre et funèbre du paysage, qu'on eût dit comme pétrifié dans le vaste linceul de neige qui en dessinait avec une exactitude merveilleuse toutes les ondulations, toutes les fondrières et toutes les saillies ; Raoul jetant de tous côtés un regard perçant et inquiet, pour voir s'il était bien seul avec son frère dans cette solitude, dont le silence effrayant et la physionomie désolée semblaient faire un appel énergique aux sinistres pensées qui tour à tour l'enflammaient du feu de la haine et le faisaient pâlir d'épouvante.

— Qu'avez-vous donc, Robert, dit enfin Raoul ; vous voilà tout pensif?

— Je ne puis me lasser d'admirer ce site étrange que je connais depuis mon enfance, et qui m'apparaît en ce moment sous un jour tout nouveau, répondit Robert. Voyez vous-même, Raoul, sous cette neige si blanche et rendue plus éclatante encore par les rayons argentés de la lune, ne semble-t-il pas que ces grandes cavités se soient onvertes toutes seules pour recevoir les morts qui vont venir s'y coucher ? Et ces pins magnifiques avec leurs longues branches qui s'affaissent sous le poids des frimats, ne les prendrait-on pas pour des

fantômes soutenant sur leurs grands bras les plis de leurs suaires qui traînent jusque sur le sol.

— Voilà qui est vraiment bizarre, répliqua Raoul; cette impression est justement celle dont j'ai été saisi tout à l'heure en traversant ce site pour aller au-devant de vous.

— Oui, dit Robert, il y a dans tout l'ensemble de ce tableau je ne sais quoi de morne et de navrant, qui jette la tristesse et le découragement dans l'âme. Ce lieu répond bien à la renommée terrible qu'on lui a faite et au nom terrible qu'il porte.

Il ajouta presque aussitôt :

— Allons, nos chevaux sont reposés, partons.

Il s'approcha de son cheval et mit le pied dans l'étrier.

— Un mot avant de partir, je vous prie, lui dit Raoul en posant la main sur son bras.

— Tout ce qu'il vous plaira, Raoul; parlez.

— Vous savez qu'en toutes choses, Robert, l'incertitude est un intolérable sup-

plice, et vous devez comprendre tout ce que je vais souffrir tant que je ne serai pas fixé sur ma destinée ; car, vous l'avez dit vous-même, si je ne suis pas un Fenestrange, je puis tomber, au gré de votre caprice, au dernier degré de la honte et de la dégradation. Eh bien ! quel que doive être mon sort, je préfère le connaître à l'instant même que de rester une heure de plus en proie à cet horrible doute.

— Ne vous ai-je pas dit, répliqua Robert, que le doute, à cet égard, était impossible, et que j'étais assuré de porter la conviction dans l'âme des

plus incrédules, dans la vôtre elle-même ?

— Eh bien ! c'est cette conviction, si cruelle qu'elle soit, que je veux acquérir et que je vous demande comme une grâce. Les pièces qui attestent la vérité sur ma naissance et sur la substitution dont vous m'avez conté l'étrange histoire, ces pièces, vous les avez sur vous sans doute, puisque vous n'êtes revenu que dans le but de me révéler ces faits et de vous établir à Fenestrange, comme seul et unique possesseur du nom et des domaines que je me croyais en droit de partager au moins avec vous. Montrez-les-moi,

et une fois toute illusion détruite, je me sens la force de me résigner à mon sort.

Robert parut réfléchir quelques instants avant de répondre.

— Il me semble, dit-il enfin, que ce n'est guère ici le lieu ni l'heure d'examiner des papiers et d'en discuter la valeur; et quant à l'incertitude qui vous agite, elle ne sera pas de longue durée, puisque dans une demi-heure à peine nous serons arrivés à Fenestrange.

— Pourquoi m'infliger cette demi-heure de torture, quand, pour me l'épargner,

vous n'avez qu'à tirer de votre poche les papiers que je vous demande? Quant à en discuter la valeur, à quoi bon, si le témoignage qu'ils contiennent est éclatant et irrécusable comme vous le dites?

— Enfin, il ne me plaît pas ainsi, riposta Robert avec hauteur; je trouve plus convenable de débattre cette affaire dans une des salles de Fenestrange que sur cette roche nue et les pieds dans la neige.

— Allons, dit Raoul d'un ton insinuant, tant de mauvaise grâce ne me paraît pas

naturelle, et je ne puis supposer qu'une chose, c'est que vous n'avez pas ces papiers, ou du moins que vous ne les avez pas sur vous.

— Vous pourriez vous tromper, messire Raoul, dit Robert d'un ton un peu dédaigneux.

Et retournant à son cheval, dont il s'était éloigné de quelques pas pendant cet entretien, il regarda avant de monter en selle si ses harnais étaient solidement attachés.

— Les papiers sont sur lui, murmura tout bas Raoul.

Et cette fois, tirant résolûment sa dague du fourreau, il feignit aussi d'aller à son cheval, qui était resté immobile à côté de celui de Robert.

— Le pied peut vous glisser sur cette neige, dit-il, en voyant que Robert allait s'élancer à cheval, laissez-moi vous tenir l'étrier.

Il s'approcha pour remplir ce soin officieux; mais au moment où Robert n'avait plus qu'un pied sur le sol, le poignard brilla tout à coup dans l'air, un cri étouffé se fit entendre, et le corps du jeune homme tomba lourdement sur le rocher,

où il resta étendu dans un état d'immobilité complète.

Tout était fini, Robert de Fenestrange n'était plus qu'un cadavre.

Quand il le vit tomber, son cheval se pencha vers lui, approcha sa tête de son visage, se mit à aspirer avec terreur l'odeur du sang qui coulait sur la roche, puis, l'œil en feu, la crinière effarée, il s'élança devant lui, descendit le monticule en deux bonds, franchit la campagne avec une vélocité effrayante, et, en moins d'une minute, disparut tout à fait.

CHAPITRE SEIZIÈME

XVI

L'apparition.

Une fois le crime accompli, Raoul resta comme frappé de la foudre ; le regard fixe sur le cadavre de son frère, il serrait dans sa main crispée le manche de sa dague toute ruisselante de sang, dont les gouttes,

en tombant, creusaient un trou écarlate dans la neige.

Il fut longtemps à se remettre de cette commotion, mais enfin il retrouva peu à peu son sang froid et toute sa lucidité d'esprit, et alors son premier mouvement fut de s'assurer que la vie était bien complétement éteinte dans celui qui, tout à l'heure, était l'arbitre de sa destinée et dont la force et l'énergie lui avait toujours inspiré tant d'effroi. Il s'agenouilla à côté du corps, écarta ses longs cheveux bruns qui, dans sa chute, étaient retombés épars sur son front, et se mit à l'examiner avec

une attention aussi froide que s'il l'eût regardé dormir.

C'était une belle tête, quoiqu'elle fût déjà couverte de la pâleur de la mort : de grands yeux bien abrités sous l'arcade sourcillière, dont l'ombre, quand la vie et la passion les animaient, leur donnait une expression étrange, à la fois pleine de vague et de profondeur ; puis un front large, harmonieux, où se dessinaient ces insensibles saillies qui décèlent un grand caractère et une grande intelligence ; une magnifique chevelure noire, tombant autour de sa tête dans un désordre qui ajoutait à l'air de noblesse, de franchise et

d'intrépidité encore empreinte sur ces traits inanimés ; une bouche un peu grande, mais fière, gracieuse et admirablement ciselée. Toute sa barbe était coupée, excepté les moustaches, dont les pointes noires et touffues venaient se perdre dans les deux coins de sa bouche. Une fossette assez profonde, creusée juste au bas du menton, formait le trait le plus vif et le plus saisissant de cette figure.

La dague de Raoul s'était enfoncée dans le cou et y avait fait une plaie profonde, d'où l'on voyait le sang s'échapper à flots.

Quand il l'eût regardé longtemps ainsi, quand il se fut assuré, en posant la main

sur sa poitrine et le visage contre sa bouche, que la vie avait bien réellement quitté ce corps, Raoul se frappa tout à coup le front en s'écriant :

— Les preuves ! les preuves !

Et, d'une main brûlante d'impatience, il ouvrit les vêtements de Robert, sans s'inquiéter du sang tout tiède encore dans lequel plongeaient ses mains, et se mit à chercher ces papiers redoutables qui avaient failli causer sa ruine et dont la destruction devait assurer à jamais sa fortune.

Il chercha longtemps, il revint dix fois fouiller les poches qu'il avait déjà visitées ; mais tout fut inutile, et il dut reconnaître

enfin, non sans maugréer Dieu et tous ses saints, que si ces fatales pièces existaient, elles étaient en sûreté dans d'autres mains. Mais où les chercher? A qui Robert avait-il pu confier un dépôt si précieux?..... Voilà les questions que se posait Raoul, qu'il retournait sans relâche dans sa tête bouleversée, sans pouvoir trouver même une supposition pour se guider.

— Ah! s'écria-t-il enfin, éclairé par une idée subite, Aïssa! Aïssa! son guide et son conseil en toute occasion; Aïssa qui lui a révélé le secret de ma naissance, Aïssa mon ennemie mortelle, c'est elle qui a ces papiers! Ah! femme imprudente et

folle qui oses t'attaquer à moi, ces papiers, je les aurai, dussé-je faire de toi ce que je viens de faire de cet homme, qui n'a pas craint de me dire : Je suis tout et tu n'es rien !

Une autre préoccupation vint bientôt s'emparer de son esprit.

— Ce cadavre, murmura-t-il, je ne puis le laisser là, il faut le faire disparaître à tout prix, car si quelque passant me rencontrait sur cette route et le voyait ensuite, il pourrait parler, et alors tous les soupçons se réuniraient contre moi..... Comment faire?

En quelques minutes, il imagina et rejeta aussitôt vingt moyens de faire dispa-

raître ce témoignage éclatant de son crime.

Tandis qu'il se creusait la tête pour trouver un expédient qui eût à la fois l'avantage de détruire toute trace du meurtre et d'éloigner de lui jusqu'à l'idée du soupçon, ses regards, errant machinalement sur la campagne, s'arrêtèrent sur le précipice. Ce fut une illumination, ses yeux brillèrent tout à coup, et il s'écria, avec une expression de joie infernale :

— Ce gouffre avec sa gueule béante ne semble-t-il pas quelque horrible monstre qui attend une proie? Oui, oui, c'est là qu'est sa tombe, c'est là qu'est mon salut ;

une fois au fond de l'abîme, qui donc ira l'y chercher? L'œil de Dieu seul pourra l'y voir, et tant que je n'aurai affaire qu'à Dieu !...

Sa pensée s'acheva dans un sourire d'une effrayante ronie.

Une fois cette idée trouvée, Raoul se hâta de la mettre à exécution. Il se pencha sur le cadavre de son frère, le souleva par les épaules et le traîna jusqu'à l'ouverture du précipice, laissant derrière lui une trace humide, qui se détachait sur la blancheur de la neige comme un serpent aux écailles sanglantes. Il le posa tout au bord du gouffre, mais avant de l'y rouler, il le fouilla une dernière fois, ne pouvant re-

noncer à l'espoir de retrouver ces terribles papiers dont la possession l'eût assuré contre toute crainte de se voir jamais inquiété dans son nom et dans sa fortune. Cette dernière recherche demeura vaine comme les autres, et alors ce fut avec une imprécation de rage que Raoul poussa du pied le corps raide et glacé de Robert, qui roula rapidement dans l'espace, heurtant dans sa chute les nombreuses saillies qui jaillissaient çà et là des parois de la roche. Quand il l'eut perdu de vue; Raoul se pencha en avant et écouta; il entendit un bruit sourd et mat, puis rien que le silence profond et solennel!

Allons, murmura-t-il pour la seconde fois, la Roche-Sanglante a mérité son nom. On dirait vraiment qu'elle a quelque puissance surnaturelle pour attirer à elle le meurtre et le fratricide.

Il se pencha encore une fois sur le gouffre et chercha d'un œil attentif si quelque lambeau de vêtement n'était pas resté attaché aux aspérités de la roche; puis, une fois rassuré sur cette crainte, il se releva et fit un pas pour aller vers son cheval. Mais alors un spectacle étrange, inouï, incroyable, le cloua immobile à sa place, pâle, tremblant, en proie à une terreur si profonde que ses dents claquaient l'une contre l'autre.

A dix pas de là, venait de se dresser un homme dont les longs cheveux, la figure pâle et les haillons de couleur sombre se dessinaient avec une netteté fantastique sur une roche toute blanche de neige qui s'élevait derrière lui et lui servait de fond; et cet homme, éclairé tout entier par la clarté limpide de la lune, c'était le portrait frappant, la reproduction exacte et vivante de celui que Raoul venait de lancer dans le précipice. C'était sa taille, sa tournure fière et dégagée, c'était son front si noble, son regard si profond et si ardent, sa bouche un peu grande et si délicatement ciselée, sa moustache noire et recourbée aux deux coins de la bouche; tout enfin,

jusqu'à l'expression intelligente et passionnée de la physionomie, jusqu'à cette fossette profonde marquée au menton.

Le fantôme, car il était impossible de voir autre chose dans cette ombre immobile, dans cette image saisissante de l'homme qui venait de rouler mort au fond d'un abîme, le fantôme regardait Raoul avec une fixité impassible qui ajoutait encore à l'impression surnaturelle de cette apparition terrible.

— Robert! murmura Raoul d'une voix étranglée par la peur, Robert! c'est lui! c'est lui!

Peu à peu, les traits du fantôme parurent s'animer, sa physionomie quitta l'in-

sensibilité glaciale qu'elle avait conservée jusque là et il regarda Raoul de l'air curieux et étonné d'un homme dont l'intelligence s'éveille et cherche à comprendre. Il leva même un bras et tendit la main vers Raoul comme s'il allait lui adresser la parole. A cet aspect, celui-ci recula ébloui par ce regard dont il ne pouvait détacher les siens, épouvanté par ce geste, dans lequel il voyait une menace et un anathème, et les traits effarés, l'âme saisie de vertige, il se dirigea lentement du côté de son cheval, chancelant sur ses jambes comme un homme abattu par l'ivresse.

Le fantôme, comme s'il eût été surpris de cet effroi, ne proféra pas une parole et

resta immobile dans la même position, le bras toujours tendu vers Raoul, position que rendait plus sinistre et plus effrayante encore la manche large et pendante de sa casaque toute dentelée de lambeaux.

Enfin, après avoir mis plus de cinq minutes à parcourir un espace de quelques pas, Raoul posa la main sur le cou de son cheval. Mais alors il sentit que l'animal frissonnait de tout son corps et paraissait être comme lui sous l'empire d'une indomptable terreur, ce qui accrut tout à coup son émotion en le confirmant dans la pensée qu'il se trouvait en face d'un fait surnaturel, et que cette image était bien l'ombre de Robert qui venait de sor-

tir de l'abîme où son corps avait disparu. Cependant, puisant un reste d'énergie dans l'ardent désir d'échapper au regard inexorable du spectre, Raoul parvint à se mettre en selle, et il enfonça aussitôt ses éperons dans les flancs de son coursier ; mais l'animal, auquel il suffisait habituellement d'une caresse pour le voir partir ventre à terre, ne bougea pas plus que s'il eût eu les quatre pieds scellés dans le roc. De plus en plus effrayé par ce symptôme, Raoul recommença à lui déchirer les flancs sous la pointe de ses éperons ; alors l'animal, cédant à la douleur se cabra, fit deux ou trois tours sur ses pieds de derrière et retomba à la

même place, où il demeura de nouveau sans mouvement, toujours frémissant de tous ses membres. A la fin cependant le cheval céda à l'homme, et, prenant un élan furieux, il s'élança comme un trait sur le versant de la roche qui faisait face à Fenestrange. En quelques secondes le cheval et cavalier étaient hors de la portée du regard.

Alors l'homme murmura à voix basse et le regard tourné dans la direction où venait de disparaître Raoul :

— Quel est donc cet homme ? Pourquoi me regardait-il ainsi et quelle peut être la cause de cette terreur qui l'a fait fuir comme si la mort courait après lui ?

— Je vais vous expliquer tout cela, répondit une voix derrière le jeune homme.

Celui-ci se retourna stupéfait et aperçut une femme de haute taille, dont les yeux pleins de feu et la physionomie ardente et sombre ajoutèrent encore à sa surprise.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

XVII

Rayon d'espoir.

Si le jeune homme avait été étonné de voir une femme se montrer tout à coup à ses côtés dans un lieu où il avait toute raison de se croire seul, la surprise de celle-ci parut bien autrement profonde

quand elle put apercevoir les traits de celui auquel elle venait d'adresser la parole. Son premier mouvement fut même un geste d'effroi ; elle recula d'un pas et demeura quelques instants silencieuse, les regards fixés sur le jeune homme avec un air de doute et de stupéfaction qui rappela à celui-ci l'effet qu'il venait de produire sur Raoul.

— Qu'avez-vous donc, bonne femme ? dit-il enfin, vous me regardez exactement du même air que ce cavalier qui vient de fuir à mon aspect comme si j'eusse été Satan en personne. Vous me direz sans doute comment il se fait que j'inspire un tel effroi ?

— C'est vraiment miraculeux, murmura la Maugrabine tout entière à la surprise qui la dominait. Je ne l'avais vu tout à l'heure que dans l'ombre et endormi, et j'avais compris l'émotion de ce Raoul; mais maintenant je m'étonne qu'il ne soit pas mort sur la place devant une ressemblance aussi merveilleuse.

— Je vous en supplie, brave femme, reprit le jeune homme en se rapprochant de la Maugrabine, veuillez mettre fin à mon anxiété en m'expliquant la cause de l'impression étrange que j'ai produite sur vous et sur ce gentilhomme.

— Ne vous ai-je pas promis que j'allais vous révéler ce mystère? dit la Maugra-

bine : je tiendrai parole : mais d'abord, répondez à une question; quel nom portez-vous?

— Mon nom est Frantz.

— Frantz! ce n'est pas le nom de votre famille?

— Je n'en ai jamais porté d'autre, et quant à une famille, je n'en connais pas.

— Mais vous êtes né dans cette contrée?

— Je suis né loin d'ici; ma patrie est l'Allemagne.

— Quel intérêt vous attache donc à ce pays? car hier déjà je vous y ai rencontré, et autant que j'en ai pu juger, à la dis-

tance qui vous séparait de moi, vous paraissiez triste et découragé, comme vous le paraissez encore en ce moment.

Ma tristesse, dit le jeune homme avec un sourire amer, je pourrais l'expliquer par ces haillons dont je suis couvert, par la faim qui ronge mes entrailles et dont j'espérais mourir, quand tout à l'heure je me suis couché dans la neige, mais je veux bien vous avouer qu'elle a une autre cause, une douleur plus cruelle que le froid et la faim, car celle-là, c'est mon cœur qu'elle dévore.

— Je devine, dit Zarila, un amour?

— Un amour dont il faut que je meure, car tout espoir m'est interdit.

— L'espoir est un trésor qu'il ne faut jamais jeter hors du cœur, dit la Maugrabine; nos rêves sont souvent sur le point de se réaliser au moment même où nous les croyons détruits pour toujours.

— Oh, mon rêve! reprit le jeune homme d'une voix profondément émue, il était trop beau pour jamais s'accomplir.

— Quand vous aurez vécu davantage, jeune homme, répliqua la Maugrabine, vous reconnaîtrez que Dieu se plaît à abaisser l'orgueil de l'homme en déjouant sans cesse les calculs de sa raison, et que les choses qui arrivent ici-bas sont toujours celles que nous déclarons impossibles et invraisemblables. Vous me parlez

de vos malheurs ! Si vous connaissiez les miens, si vous saviez tout ce qu'il faudrait de hasards miraculeux pour amener la réalisation de mon rêve, à moi, vous seriez surpris de m'entendre tenir un pareil langage.

— J'admire votre foi, dit Frantz avec l'expression d'un amer découragement, mais j'ai beau faire, je ne puis la partager.

— Eh bien, ne fut-ce que pour soulager votre cœur du poids qui l'accable, faites-moi le récit de votre amour et de vos malheurs.

— A quoi bon ? murmura le jeune homme en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

— Parlez toujours, reprit Zarria, et croyez que si j'insiste pour connaître ces détails, ce n'est pas une frivole curiosité qui m'anime, mais un intérêt sincère pour votre personne. Il y a à coup sûr quelque étrange mystère dans la ressemblance frappante qui existe entre vous et certain personnage dont je vous révélerai le nom tout à l'heure, et peut-être le récit que je vous demande pourra-t-il jéter quelque clarté dans ces ténèbres.

— Soit, dit Frantz, je vous ferai la confidence que vous me demandez, mais sans partager l'espoir insensé que vous voulez faire luire à mes yeux et dans le seul but

de laisser déborder de mon cœur les souvenirs qui l'étouffent.

Il releva la tête et promena autour de lui son regard vague et mélancolique ; puis, se tournant vers la Maugrabine :

— Ce qui m'a attiré dans ce pays, lui dit-il, c'est une vision éblouissante qui a pénétré un jour dans mon cœur et qui, depuis lors, y resplendit éclatante et pure comme un phare au-dessus de la tempête. C'est aux environs de Manheim que je la vis ; j'habitais là chez le curé d'un petit village, homme d'une science profonde et d'une vertu modeste, qui m'avait recueilli par pitié et envers lequel je tâchais de m'acquitter en lui copiant de vieux ma-

nuscrits. Un matin je la vis passer dans la campagne, montée sur un beau cheval blanc et accompagnée par un vieillard qui paraissait être son père. Je la suivis du regard aussi longtemps que je pus l'apercevoir, j'en rêvai tout le jour, et le lendemain à la même heure, je m'en fus l'attendre à l'endroit où je l'avais rencontrée la veille, espérant qu'elle y passerait encore. Elle vint en effet ; je la revis et il me sembla que son regard s'était arrêté sur moi. A dater de ce moment, son image s'empara de mon cœur et je n'eus plus une pensée, plus un espoir qui ne se rapportât à elle. Pendant plusieurs mois, je la rencontrai ainsi tous les jours, soit

dans la campagne, soit dans une église de Manheim où j'avais découvert qu'elle se rendait quelquefois, et bien souvent je crus surprendre dans ses yeux, quand ils se tournaient vers moi, le même sentiment de tendresse profonde et d'irrésistible sympathie qui m'entraînait vers elle. C'était du délire, car, hélas ! comment pouvais-je espérer d'occuper un seul instant sa pensée, moi, pauvre infortuné, sans nom, sans famille, vivant presque du pain de l'aumône ; elle, noble de race comme l'indiquait la richesse de ses vêtements, et belle entre toutes ! C'était de ma part une folie insigne, je le savais bien ; mais cette illusion seule me rendait la vie suppor-

table, et, loin de chercher à la détruire, j'amassais avec soin au fond de mon cœur tous les petits incidents, toutes les nuances imperceptibles qui pouvaient lui donner une apparence de réalité. Oh ! que de fois agenouillé dans l'église où elle allait prier, je demandai à Dieu une occasion de l'approcher, d'entendre le son de sa voix, d'échanger avec elle quelques mots insignifiants! Mon ambition se bornait là ; mais Dieu, dans sa bonté infinie, m'accorda au-delà de mes désirs. Un jour, que je chassais à quelque distance d'un torrent qui traversait un petit bois voisin de la ville, je vis son cheval se précipiter avec une rapidité effrayante vers la roche qui

dominait ce torrent. A la direction que prenait l'animal et aux efforts évidents que faisait la jeune fille pour l'arrêter, je compris qu'elle n'était plus maîtresse de lui et qu'elle courait à une mort certaine. Ma première pensée fut de m'élancer au-devant du cheval, de le saisir par la bride et de me faire broyer sous ses pieds pour la sauver ; mais une seconde de réflexion me suffit pour reconnaître l'absurdité d'un tel projet et me suggérer un moyen terrible, dangereux, mais qui offrait au moins une chance de salut à côté d'un grand péril. J'allai droit à l'animal, je saisis le couteau qui pendait à ma ceinture, et d'un coup vigoureux, porté des deux

mains, je l'étendis mort à mes pieds. Elle était sauvée ! Je jetai un cri de joie et de douleur à la fois, car elle aussi était tombée violemment sur le rocher, et elle pouvait être dangereusement blessée. Je courus pour la secourir, mais elle se relevait quand j'arrivai à elle ; je la trouvai pâle et encore toute étourdie du danger auquel elle venait d'échapper et de la secousse qu'elle avait reçue en tombant. A mon approche, je vis sa pâleur disparaître tout à coup pour faire place aux plus vives couleurs.

— C'est à vous que je dois la vie, n'est-ce pas? me dit-elle en me montrant

du doigt la lame enfoncée dans le flanc du cheval.

Je fis un geste affirmatif, car l'émotion m'empêchait de proférer une seule parole.

— Merci, me dit-elle, et veuillez accepter ceci en témoignage de ma reconnaissance.

Elle ôta un magnifique bracelet de son bras et me l'offrit.

— Une récompense, lui dis-je, pourquoi? Ne suis-je pas trop heureux d'avoir été choisi par la Providence pour vous arracher à la mort?

— Vous vous méprenez sur mon intention, reprit-elle, prenez ce bracelet, non

comme récompense, mais comme souvenir.

Et comme j'hésitais encore, elle ajouta en détournant les yeux comme pour cacher son embarras :

— Je pars demain, je quitte l'Allemagne pour retourner en France, dans la province de Normandie, mon pays natal ; je serais désolée de partir sans vous laisser ce gage de ma gratitude.

— Vous partez ! murmurai-je d'une voix étouffée.

Alors je pris le bracelet ; en le recevant de sa main, j'osai presser légèrement ses doigts, et il me sembla qu'elle les retirait bien lentement. Alors je crus que j'allais

devenir fou de bonheur; mais elle me rendit tout à coup à moi-même, en me disant d'une voix calme :

— Encore une fois, merci! Soyez heureux, c'est le vœu que je forme en vous quittant.

Et elle s'éloigna en me jetant un dernier regard.

— Heureux! heureux loin d'elle! ah! ce vœu-là me prouva bien qu'elle n'avait rien compris de ce qui se passait en moi, et que mon cœur seul avait imaginé ce que mes yeux avaient cru voir. Cependant ce beau rêve, un instant refoulé au fond de mon âme s'y raviva bientôt plus ardent, plus entraînant que jamais, et il arriva

enfin que, quelque temps après son départ, incapable de résister plus longtemps au charme tout puissant qui m'attirait vers elle, je quittai le presbytère et me mis en route pour la province de Normandie. J'y suis arrivé après des fatigues et des privations inouïes, et je la cherche partout sans savoir son nom, ni quelle contrée elle habite dans cette immense province. Je suis allé toujours devant moi, cherchant de village en village, de château en château, et bien décidé à mourir le jour où j'aurais perdu tout espoir de la retrouver. Eh bien! ce jour fatal est arrivé hier; quand vous m'avez vu rôdant par la neige autour du château de Fenestrange,

car on m'a dit qu'il se nommait ainsi, je la cherchais encore; quand vous m'avez vu redescendre la montagne, triste et découragé, le dernier rayon d'espoir venait de s'éteindre dans mon cœur, et la pensée de la mort y pénétrait sombre et funèbre. Je me laissai guider par le hasard qui me conduisit ici sur cette roche, et la nuit étant venue, je me couchai dans la neige, bien convaincu qu'avec le froid et la faim réunis, je m'endormais du dernier sommeil. C'est ce qui serait arrivé sans doute, sans le cri qu'a poussé cet homme, ce cavalier que j'ai aperçu regardant au fond de cet abîme comme j'y regardais moi-même quelques heures auparavant, et que

mon seul aspect a fait fuir épouvanté, sans que j'aie rien pu comprendre à cet effroi, puisqu'à coup sûr je lui suis tout à fait inconnu. Vous savez maintenant pourquoi je suis venu dans ce pays, et vous comprenez, n'est-ce pas? que tout espoir de bonheur soit à jamais banni de mon âme; enfin, vous voyez bien que la mort est désormais mon seul refuge.

— Non, répondit la Maugrabine, je ne conviendrai jamais de cela, même après avoir entendu le récit de votre amour et de vos malheurs. Mais laissons ce sujet de côté et veuillez me répondre : ce gentilhomme qui vient de fuir, vous ne l'avez

donc vu qu'au moment où ses regards plongeaient dans ce précipice ?

— Je ne l'ai vu qu'à ce moment.

— Alors, vous ignorez pourquoi il regardait ainsi au fond du gouffre?

— Je l'ignore.

— Venez.

Elle marcha devant ; le jeune homme la suivit, et au bout de quelques pas, elle lui montra la neige sillonnée par une large trace de sang.

— Savez-vous ce que c'est que cela ? lui dit-elle.

— Du sang! murmura Frantz en frissonnant.

— Et voyez-vous où aboutit cette trace?

— Au précipice.

— Eh bien! un homme a été tué sur cette roche et lancé dans ce précipice, et l'assassin regardait si sa victime avait bien roulé jusqu'au fond de l'abîme, au moment où vous vous êtes dressé à ses yeux; et maintenant, je vais vous dire quels étaient ces deux hommes et vous révéler la cause de la profonde terreur où votre apparition a jeté celui qui vient de fuir devant vous. Mais d'abord tâchez de réunir dans votre esprit tous les souvenirs de votre enfance et contez-les moi, car je vous le répète, j'entrevois dans votre des-

tinée quelque chose de mystérieux qu'un fait insignifiant suffirait peut-être pour éclaircir et qui pourrait apporter un changement complet dans votre position.

— Mon enfance, dit le jeune homme en passant la main sur son front, elle s'est effacée de mon esprit. Je n'en ai conservé qu'un seul souvenir; mais celui-là aussi vif, aussi émouvant que s'il datait d'hier. Cependant il remonte bien loin, car j'avais alors cinq ans à peine.

— Cinq ans! murmura Zarita d'une voix sombre et en se parlant à elle-même l'autre aussi avait cinq ans !

Le jeune homme se détourna pour ne pas voir le sang qui rougissait la neige et fit ainsi à la Maugrabine le récit qu'elle lui demandait.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

XVIII

Frantz.

Frantz demeura un instant silencieux, puis, jetant un regard sur la plaine qui s'étalait au loin toute blanche et prenait des teintes argentées sous la clarté de la lune.

— Il y a des choses dont on porte en soi le sentiment sans les avoir jamais connues, dit-il d'une voix lente et comme se parlant à lui-même. Ainsi, il me semble que tous les autres hommes, ceux qui sont nés au sein d'une famille et en ont connu toutes les douceurs, doivent voir jaillir parfois du fond de leur âme des tableaux charmants ; une mère avec ce sourire qu'elle trouve toujours pour son enfant, même au milieu des plus cruels chagrins, avec ces caresses qui l'endorment si doucement, qui le suivent dans ses rêves, et qu'il retrouve toujours au réveil ; des frères et des sœurs, gracieux compagnons de ses plaisirs, qui partagent et comprennent

toutes ces joies naïves; enfin les mille surprises, les félicités sans nombre que renouvelle sans cesse autour d'eux une tendresse ingénieuse et toujours en éveil. Oh! ils sont heureux ceux qui trouvent de pareilles scènes dans le souvenir de leurs premières années! Mais quand je me reporte au temps de mon enfance, ce sont de tout autres tableaux que j'y découvre; jamais un sourire, jamais une caresse, souvent des coups, toujours la misère et les privations. Mais j'aperçois tout cela vaguement comme à travers un brouillard épais et glacial; un seul souvenir jaillit à la fois délicieux et terrible du sein de ces ténèbres. Un jour que je pleurais

assis dans un coin de la chaumière où j'étais élevé, je vois la porte s'entr'ouvrir tout à coup, puis une femme couverte de riches vêtements, belle, pâle, et qui me parut, à moi enfant, d'une nature si supérieure aux grossiers paysans qui m'entouraient, qu'il me sembla voir entrer un des anges du paradis dont j'avais entendu parler quelquefois. Pendant que je la regardais avec ravissement, elle interrogeait les paysans d'une voix brève et d'un air agité. Après quelques paroles rapidement échangées, ceux-ci me montrèrent du doigt à l'étrangère, qui s'élança sur moi avec une joie frénétique, me pressa avec force contre son sein et me teint

longtemps dans ses bras, murmurant des paroles dont j'étais attendri sans les comprendre, me couvrant de baisers et m'inondant de larmes. Elle m'appelait son enfant et me donnait mille noms charmants que j'entendais pour la première fois de ma vie. Au bout d'une heure passée ainsi, elle se leva et me dit qu'elle allait m'emmener, et que je ne la quitterais plus. A ces mots, je lui exprimai ma joie avec la franchise et l'abandon de mon âge, elle m'embrassa avec transport, ravie de la tendresse subite que je ressentais pour elle, et nous allions partir lorsque la porte s'étant ouverte de nouveau, un homme entre, les yeux flamboyants, les

traits contractés par la colère. Ma pauvre mère, car cette femme était ma mère, devint blanche comme une morte à l'aspect de cet homme et je la sentis frissonner d'épouvante. Hélas! sa terreur n'était que trop bien fondée, car l'étranger ayant adressé quelques mots à l'écuyer qui était entré à sa suite, celui-ci vint m'arracher violemment des bras de ma mère qui tomba sur le sol, brisée par l'émotion, et qu'il emporta évanouie. Effrayé de tout ce que je voyais, j'étais allé me tapir dans un coin où je me tenais immobile et osant à peine respirer; mais le terrible inconnu me découvrit dans la cachette où j'avais espéré échapper à ses regards, et s'élan-

çant vers moi, il me prit par la main et m'emmena rapidement, après avoir jeté une bourse aux paysans, qui le regardaient faire tout stupéfaits. Nous marchâmes longtemps. Sous l'empire des passions violentes qui le dominaient, l'étranger arpentait la campagne à grands pas sans songer à mon âge, et moi, la main toujours emprisonnée dans la sienne, j'étais obligé de courir pour le suivre. Au bout de quelques instants, j'étais brisé de fatigue, mais je serais mort plutôt que de me plaindre : j'osais à peine respirer. Enfin mon bourreau s'arrêta ; c'était au haut d'un chemin qui traversait une lande déserte couverte de bruyères dont la teinte uniforme se

fondait pour ainsi dire avec le ciel gris qui semblait peser sur nos têtes. La nature, immobile et monotone, pénétrait l'âme d'une de ces tristesses immenses que rien ne peut dissiper, parce quelles n'ont aucune cause saisissable. Bientôt nous vîmes s'avancer deux personnages dans cette solitude, un homme et une femme. Alors l'étranger reprit ma petite main dans sa main large et rude et se mit à marcher au-devant de ces gens que nous eûmes bientôt rejoints. Dès le premier coup d'œil, soit qu'en ce moment je fusse disposé à voir partout des sujets de terreur, soit que la figure de ces personnages fit naître en moi le pressentiment de ce

qui devait m'arriver, je tremblai à leur aspect et me serrai contre celui dont la voix seule me faisait tout à l'heure frissonner d'effroi. Tous trois causèrent ensemble un instant, puis les deux voyageurs reçurent de mon ravisseur une bourse qui me parut fort lourde, et la femme m'ayant à son tour pris par la main, ils continuèrent leur route en m'entraînant avec eux, tandis que l'autre, l'ennemi de ma mère, retournait sur ses pas. Plus tard...

— Arrêtez! arrêtez! s'écria tout à coup la Maugrabine qui avait écouté la dernière partie de ce récit avec une émotion toujours croissante.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda le jeune homme tout surpris.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la Maugrabine en proie à une exaltation qui la rendait presque effrayante; oh! ne faites pas luire à mes yeux un tel espoir pour le détruire ensuite, car cette déception, ce serait ma mort.

— Mais que signifie cette émotion? Parlez, reprit Frantz, de plus en plus étonné.

— Répondez, oh! répondez, reprit Zarila en saisissant avec force la main de Frantz, cet homme et cette femme, rencontrés dans une lande de bruyères,

sont-ils encore présents à votre mémoire?

— Oh! oui, dit Frantz, tous ceux que j'ai connus pendant ces quelques heures ont laissé dans mon esprit comme une traînée de lumière : ma mère, eux et celui qui me livra entre leurs mains.

— Vous vous les rappelez tous deux? Vous avez conservé le souvenir de leurs traits, de leur costume, de toute leur personne?

— Je crois les voir encore.

— Alors vous pourriez me dire comment était l'homme, quelle physionomie il avait?

— Je le pourrais sans doute ; mais quel intérêt avez-vous à savoir cela?

— Quel intérêt! grand Dieu! s'écria la Maugrabine, un intérêt si grand, voyez-vous, que je donnerais ma vie sans hésiter pour voir se réaliser l'espoir que votre récit vient de faire luire dans mon cœur. Parlez, parlez donc, répondez à ce que je vous demande.

— Eh bien! dit Frantz, l'homme était petit, maigre, avec un teint cuivré, des yeux d'une couleur fauve et d'une expression à la fois triste et méchante. Ses vêtements étaient de gros drap brun et il portait de grandes boucles d'oreilles en argent circonstance qui frappa surtout mon ima-

gination, car c'était la première fois que j'en voyais.

— C'était lui! oh merci! mon Dieu! merci! s'écria la Maugrabine avec une telle véhémence de joie qu'on l'eût crue frappée de folie.

Elle reprit en fixant sur le jeune homme des yeux ardents :

— Et la femme? la femme? vous vous la rappelez aussi, n'est-ce pas?

— La femme, reprit Frantz, était beaucoup plus grande que son mari et avait dans la physionomie, dans la pose et dans la démarche, quelque chose de grave et d'imposant que je n'avais jamais vu à aucune femme. Elle avait le teint bronzé et les

cheveux noirs comme son mari, mais elle était belle, quoique son visage parut déjà flétri par les chagrins. Tandis que celui-ci portait dans toute sa personne l'empreinte des mauvais instincts et des sentiments ignobles, elle au contraire trahissait dans les lignes de son visage une grandeur et une noblesse inées, mais que l'excès du malheur et de la misère commençait à dégrader. Vous comprenez que je ne vis rien alors de tout ce que je vous dis là excepté l'extérieur dont le souvenir est resté assez vif dans ma mémoire pour me permettre d'apprécier aujourd'hui ce que je ne pouvais même soupçonner alors.

—Et comment était-elle vêtue? demanda Zarita avec anxiété.

— D'une robe noire avec un petit manteau rouge; ses cheveux retombaient tressés en nattes sur ses épaules.

— C'est bien cela, murmura la Maugrabine.

Elle demeura quelques instants comme anéantie, l'œil attaché sur Frantz, qu'elle contemplait avec une indéfinissable expression de stupeur, de joie et d'attendrissement.

— C'est lui! c'est lui! s'écria-t-elle tout à coup en se frappant le front, la malédiction va donc cesser de peser sur moi, sur

mon enfant !... Oh ! mon Dieu, faites que le bonheur ne me tue pas !

— Voulez-vous la fin de mon récit ? demanda le jeune homme.

— Oui, dites, dites.

— Je vais l'achever en peu de mots. Après une marche longue et fatigante, nous arrivâmes le soir dans un village où j'espérais enfin trouver du pain et un lit, car je n'avais rien mangé depuis le matin, et mes pieds, trop délicats pour supporter une telle fatigue, étaient ensanglantés. Mais là, le mari et la femme eurent une discussion très animée, dont je reconnus que j'étais l'objet, aux regards qu'ils jetaient sans cesse vers moi, et la femme

s'étant éloignée, l'homme me prit dans ses bras et me porta sous le porche d'une petite église. Puis il s'en fut rejoindre sa femme, et tous deux s'éloignèrent, me laissant là malgré mes pleurs et mes cris. C'est sur les degrés de cette église que me trouva le lendemain le prêtre qui depuis m'éleva près de lui, et chez lequel je vécus assez heureux jusqu'au jour où je rencontrai celle qui devait chasser pour jamais de mon cœur le bonheur et le repos. Le reste, vous le savez, et vous connaissez maintenant de ma vie tout ce que j'en sais moi-même, tout ce qu'elle contient, car elle va bientôt finir, et je m'en réjouis. Quel intérêt pourrait désormais m'y attacher,

quand j'ai perdu tout espoir de jamais retrouver les deux seuls être dont l'affection me l'eût rendue si douce, ma mère et elle !

Zarita prit la main de Frantz, et le regardant avec un mélange de tendresse et de gravité :

— Jeune homme, lui dit-elle, je vous l'ai dit avant que vous commenciez ce récit : Ne chassez jamais l'espoir de votre cœur ! Eh bien, je vous dirai maintenant : Espérez, espérez ! le bonheur est près de vous peut-être à l'heure même où je vous parle. Et moi, moi-même, qui avais de si puissantes raisons pour croire mon malheur irrévocablement accompli, je vois

aussi une porte de salut que Dieu vient d'entr'ouvrir à mes yeux. Tous deux nous étions écrasés sous le poids du désespoir, et nous touchons tous deux en même temps à la félicité suprême, dont la réalisation nous semblait un miracle impossible.

La Maugrabine rayonnait en parlant ainsi ; Frantz lui jeta un regard de pitié, car il la crut folle.

— Si vous voulez que je croie à vos prédictions, lui dit-il, apprenez-moi donc dans quelle contrée je trouverai ma mère, dans quel pays respire celle dont l'image est à la fois le charme et le supplice de mon cœur.

— Vous les trouverez bientôt l'une et l'autre, je vous le jure, répliqua la Maugrabine, et bien d'autres choses encore vous seront révélées, que vous ne soupçonnez même pas.

— Oh ! quant au reste, que m'importe ! Ma mère et elle, voilà tout ce que je demande au ciel, et le ciel ne veut pas m'entendre.

— Nous les chercherons ensemble. Voyons, n'avez-vous point quelque trace, quelque indice qui puisse vous guider ?

— En ce qui concerne ma mère, non, je n'ai rien ; mais elle... je vous ai dit que le jour où j'eus le bonheur de lui sauver

la vie, elle détacha un bracelet de son bras et me le donna.

— Et ce bracelet, vous l'avez conservé?

— Le voilà; vous y verrez gravées des armoiries qui attestent qu'elle appartient à une grande famille.

Il tira ce bracelet de son sein et le donna à la Maugrabine, qui se mit à l'examiner avec attention.

— En effet, dit-elle en considérant les armoiries, ces armes annoncent une haute origine.

— Ah! elle en portait la trace bien plus vive et plus éclatante encore sur ses traits, où tout respirait la noblesse et l'élévation.

La Maugrabine n'entendit pas pas ces paroles, son attention paraissait complétement absorbée. Tout à coup elle murmura à voix basse et avec un accent qui trahissait une vive émotion :

— Ces armoiries, mais je les connais !

— Vous les connaissez ? s'écria le jeune homme avec feu et en se rapprochant d'elle.

— Oui, oui, répondit Zarita avec ravissement, et peut-être allez-vous me devoir la plus grande joie de votre vie.

— Oh! parlez, parlez! dit le jeune homme dévoré d'anxiété.

— Répondez-moi, reprit la Maugrabine en le regardant fixement, celle que vous aimez est une belle jeune fille aux formes délicates et harmonieuses, au regard plein de douceur, aux longs cheveux blonds?

— Oui, oh! oui, c'est cela, c'est elle, c'est bien elle! s'écria Frantz, qui pâlit tout à coup et s'appuya contre une roche, écrasé par la violence de son émotion.

— Elle a des yeux bleus comme l'azur du ciel, dont elle semble refléter la splendeur et la pureté infinies; n'est-ce pas? poursuivit Zarita.

— Vous l'avez vue, car c'est là tout son portrait, dit le jeune homme.

— Il n'est pas indispensable de l'avoir vue pour la connaître, répondit Zarita, car sa beauté fait l'admiration de la contrée, et la renommée s'est chargée de ne laisser ignorer ses perfections à personne.

— Oh ! par pitié ! dites-moi où je pourrai la rencontrer, et je prierai Dieu tous les jours de vous accorder la paix et le bonheur qui vous manquent.

— Oh ! oui, je vous réunirai à elle ! s'écria la Maugrabine avec exaltation ; oui, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour assurer le bonheur de votre vie, car

le mien, à moi, est à ce prix, le mien et celui d'une innocente enfant qui n'a pas une action, pas une pensée mauvaise à se reprocher, et sur laquelle plane sans cesse un effrayant anathème.

— Eh bien ! l'endroit qu'elle habite ? demanda Frantz en joignant les mains avec une expression suppliante.

— Ce pays même.

— Loin d'ici ?

— Voyez-vous ce vieux château dont les tours crénelées se dessinent là-bas à travers la brume ?

— Le château de Fenestrange, celui autour duquel j'errais hier à l'approche de la nuit !

— Eh bien! c'était un pressentiment intérieur qui vous attirait, car c'est dans ce château qu'elle habite.

— J'y cours, s'écria le jeune homme.

— Insensé ! ce serait courir au-devant de la mort et rendre sa perte inévitable. Sachez donc que ce château est pour elle une prison où la retient la volonté d'un homme redouté de tous et capable de tous es crimes.

— Son époux ? demanda Frantz en tremblant.

— Non, mais il veut le devenir, et il ne reculera devant aucun moyen pour arriver à son but.

— Quoi ! il serait assez infâme pour employer la violence !...

— Vous avez vu tout à l'heure cet assassin qui regardait si le cadavre de sa victime avait bien roulé jusqu'au fond de ce gouffre ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est lui qui tient en son pouvoir celle que vous aimez ; songez maintenant à tout ce qu'on peut attendre d'un tel homme.

— Vous me faites frémir ; et pourtant il faut que je la sauve de ce repaire infâme. Mais comment ? Par quel moyen ? Me présenter sans armes, couvert de ces haillons, dans ce château fortifié, défendu par des

centaines de soldats dévoués à ce misérable! Mon Dieu! mon Dieu! inspirez-nous.

— Impossible! impossible! murmurait la Maugrabine en comprimant son front dans sa main comme pour en faire jaillir une idée.

— Oh! s'il ne fallait que mon sang! s'écria le jeune homme d'une voix déchirante; mais ma mort, vous l'avez dit, ma mort, ce serait sa perte. Ah! que faire? que faire?

Ils demeurèrent longtemps silencieux, chacun cherchant dans sa tête une issue à cette horrible position.

Tout à coup la Maugrabine laissa échapper un cri de joie.

— Elle est sauvée ! s'écria-t-elle.

— Que dites-vous ? demanda Frantz.

— Ce qu'il vous faut, n'est-ce pas, pour voir s'ouvrir devant vous les portes de ce château, ce sont des vêtements de gentilhomme ? dit Zarita.

— Oui.

— C'est une armure comme celle d'un noble chevalier.

— Sans doute ; mais...

— Eh bien ! suivez-moi, vous aurez tout cela, vous pourrez entrer dans Fenestrange, vous pourrez paraître devant Raoul et ses hommes d'armes sans cou-

rir le moindre péril, sans avoir besoin de porter seulement la main à votre épée.

— Je vous obéis : où me conduisez-vous ?

— Au fond de cet abîme, où Dieu lui-même nous guidera.

— Mais vous aviez promis de m'expliquer quels étaient ce meurtrier et cette victime, et pourquoi mon seul aspect avait inspiré une telle épouvante au cavalier que j'ai surpris sur cette roche?

— Je tiendrai parole, répondit Zarita; mais vous me comprendrez mieux lorsque je pourrai confirmer mes paroles du témoignage même de vos yeux. Or, c'est

au bas de ce gouffre que nous trouverons ce témoignage éloquent, irrécusable, terrible... Marchons.

Le jeune homme tendit la main à Zarita; celle-ci la prit, et tous deux descendirent dans le précipice, en s'aidant des saillies et des anfractuosités qui leur offraient comme un escalier fantastique.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

XIX

Machefer et Brisecœur.

Nous avons dit que Raoul, en sortant de Fenestrange pour aller au-devant de son frère, avait vu des ombres noires disséminées par groupes immobiles autour de son château. Retournons de quelques

heures en arrière et voyons ce que faisait là la bande de Robert, car ces ombres étaient bien les hommes du Routier de Normandie : Raoul ne s'était pas trompé.

Quand celui-ci fut loin de Fenestrange, les divers groupes s'animèrent successivement et se réunirent un à un à un centre commun où ils formèrent enfin une masse imposante. Alors une voix rompit le silence profond qui avait régné jusque-là parmi tous ces hommes :

— Holà! vous tous, dit la voix d'un ton dont la brusquerie annonçait l'habitude du commandement, vous avez bien examiné, n'est-ce pas, le cavalier qui vient de passer?

— Oui, oui! répondirent plusieurs voix à la fois.

— Et ceux d'entre vous qui le connaissent sont convaincus comme moi que c'est bien Raoul de Fenestrange, le frère de notre capitaine?

Une vingtaine de routiers, anciens serviteurs du vieux comte de Fenestrange, déclarèrent l'avoir parfaitement reconnu.

— Eh bien! maintenant, enfants de mes entrailles, comme dit notre aumônier, je vais vous apprendre enfin pourquoi nous sommes réunis ici nuitamment et avec mystère, contre notre habitude, car la troupe du Routier de Normandie, nous pouvons nous en vanter, a la répu-

tation d'agir hardiment, à ciel découvert, et non par surprise et dans les ténèbres, comme font les renards et les routiers d'Auberticourt.

Un rire général accuillit cette épigramme à l'adressse d'un illustre confrère; une seule protestation se fit entendre.

— Je sors de la troupe d'Eustache d'Auberticourt, dit une voix grave et sonore, et je déclare qu'il n'y a pas de chef plus brave que lui, ni de routiers plus hardis et plus habiles que les siens.

Ces paroles furent accueillies par un murmure sourd et peu sympathique.

— Oh! oh! reprit la première voix, il y

a quelqu'un ici qui prétend mettre la bande d'Auberticourt au-dessus de la bande du routier de Normandie! Par saint Michel! je ne suis pas curieux de ma nature, mais je ne serais pas fâché de voir face à face celui qui a osé dire cela.

— Je ne demande pas mieux que de vous procurer ce plaisir, messire Mâchefer, et tout lieutenant que vous êtes, je vous prie de croire que ce n'est pas vous qui ferez peur à Jacques Brisecœur.

Et celui qui venait de prononcer ces paroles resta seul au milieu du cercle qui se fit tout à coup autour de lui.

C'était un homme de haute taille, large

et carré d'encolure, et dont les traits, vivement éclairés par la lune, annonçaient une nature sournoise et envieuse, un caractère féroce et impitoyable.

Le lieutenant Mâchefer se détacha aussi de la masse et s'approcha de celui qui venait de lui jeter face à face cette insolente provocation.

Celui-ci n'avait rien, au premier coup d'œil, de la vigueur exubérante qui distinguait Jacques Brisecœur. Sa tête arrivait à peine à l'épaule de celui-ci, et ses membres étaient taillés dans des proportions ordinaires; mais, en le considérant avec attention, on reconnaissait dans sa démarche, en apparence lourde et non-

chalante, une souplesse et une élasticité contenues qui devaient le rendre redoutable dans toute espèce de lutte.

— Ah ! ah ! dit-il en se campant sur ses deux jambes écartées et en toisant avec une expression de profonde indifférence la stature imposante de Jacques Brise-cœur, tu es le compagnon que nous avons reçu parmi nous il y a trois jours. Oui, oui, ajouta-t-il en tournant autour de lui, tu es grand et vigoureux, et je comprends ta jactance ; mais il y a eu autrefois un certain Goliath qui te surpassait en force et qui a trouvé son vainqueur dans un berger faible et inhabile aux armes.

— Ce Goliath était un lâche ou un imbécille.

— Demande à mon ami l'aumônier, il te dira que c'était tout simplement un fanfaron comme toi, et j'ajouterai que tu mérites une leçon comme lui et que c'est moi qui me charge de te la donner.

— Vous, mon petit lieutenant? dit Brisecœur en jetant sur celui-ci un regard de souverain mépris; Par ma foi! je vous remercie, il y a longtemps que je n'ai ri, je vous sais gré de vouloir me procurer un peu d'agrément.

— Oh! il ne faut pas me remercier d'avance, riposta Mâchefer, car l'agrément

ne sera peut-être pas précisément tel que vous l'espérez ; mais enfin je ferai de mon mieux pour vous faire rire, et si je ne réussis pas, c'est que vous y mettrez de la mauvaise volonté.

— Allons, dites-moi à quelle arme vous voulez lutter avec moi, et commençons.

— Quand on a affaire à un adversaire de votre espèce, il est bon de prendre ses précautions, répliqua le lieutenant d'un ton railleur ; laissez-moi donc donner mes instructions à ma troupe, afin qu'elle sache ce qu'elle a à exécuter, dans le cas où je viendrais à tomber sous vos coups.

Et se tournant aussitôt vers ses compagnons :

— Or ça, vous autres, dit-il en changeant subitement de ton, écoutez bien.

Le cercle se resserra autour de lui.

— Vous savez tous, reprit Mâchefer, que ce château est le château de Fenestrange appartenant à notre chef Robert de Fenestrange et occupé par son frère Raoul. Mais comme depuis la mort du comte, son père, notre capitaine n'a pas mis les pieds au manoir, ni donné signe de vie à son frère, il se pourrait fort bien que celui-ci se fût habitué à l'idée de demeurer seul maître du château, des terres, droits, dépendances et priviléges de Fenestrange;

et comme rien n'est difficile à déraciner comme une habitude prise, il ne serait pas impossible qu'il voulût jouer quelque mauvais tour à son frère plutôt que de lui céder la place. C'est pourquoi le capitaine, qui n'a qu'une confiance assez médiocre dans les intentions de son frère, nous a dépêchés ici pour le protéger au besoin contre les mauvais desseins. Or, voilà ce que nous avons à faire; il est neuf heures maintenant; à dix heures, le capitaine doit arriver ici. Nous le laisserons passer sans donner signe de vie, comme nous venons de faire pour son frère Raoul; mais, dès qu'il sera entré dans l'intérieur du château, nous aurons

tous les yeux tournés du côté de la façade du pont-levis, et nous attendrons, dans le calme et le silence, jusqu'à l'heure de minuit. Dans l'intervalle de ces deux heures, il doit paraître sur le créneau qui domine le pont-levis, avec une torche à la main, pour que chacun de nous puisse le reconnaître et acquérir la conviction par ce signal que sa vie est à l'abri de tout danger. Si à minuit précis il n'a pas paru, alors nous gravissons cette roche en nous dispersant tous pour ne pas attirer l'attention des sentinelles, nous escaladons les murs par surprise, ce qui nous sera facile, car nous ne sommes guère attendus à pareille heure, et nous arrachons

le capitaine des mains de son frère. Si nous ne le trouvons pas ou si nous le trouvons mort, il va sans dire que nous massacrons tout, hommes et femmes, et que nous ne quittons le château qu'après l'avoir mis à feu et à sang. -Eh bien! mes agneaux, vous avez bien entendu, vous avez bien compris, n'est-ce pas?

— Oui, oui, s'écrièrent les routiers, à feu et à sang, si l'on touchait un cheveu de sa tête!

— A la bonne heure! dit le lieutenant.

Puis, se tournant vers Jacques Bri-

secœur, qui était toujours resté près de lui :

— Et maintenant que j'ai pris mes précautions à l'égard du capitaine, lui dit-il, à nous deux.

— Oh ! avec plaisir, riposta celui-ci.

— Guiscard, dit le lieutenant à l'ancien aubergiste devenu routier, tu es de ce pays, toi ?

— Oui, lieutenant, oui, je suis de ce pays, répondit Guiscard.

— On dit qu'il y a autour de ce chateau des cavernes très vastes ?

— En effet, il y en a plusieurs.

— Eh bien ! tu vas nous en indiquer une.

— Ah! oui, une caverne, dit Guiscard en se grattant l'oreille; quel malheur que Clochepain ne soit pas ici; il les connaît toutes, lui; il vous aurait indiqué la plus vaste et la plus belle.

— Enfin, puisque Clochepain n'est pas là, conduis-nous à celle que tu connais.

— C'est que j'en connais plusieurs, c'est très embarrassant, reprit Guiscard en laissant son oreille pour se frotter le menton; où diable est passé Clochepain?

— Allons, finissons-en, s'écria Mâchefer, conduis-nous à la plus proche.

— C'est tout près d'ici ; mais c'est égal, je suis fâché que Clochepain...

Il acheva le reste entre ses dents et se mit à marcher devant les routiers, qui le suivirent tous, précédé de Jacques Brise-cœur et du lieutenant.

Un instant après on s'arrêtait à l'entrée de la caverne.

Qu'on allume deux torches, et entrons, dit le lieutenant Mâchefer.

Deux torches flamboyèrent presque aussitôt, ceux qui les portaient entrèrent les premiers dans la caverne, où toute la troupe pénétra après eux.

Alors les routiers formèrent un demi cercle aux extrémités duquel se posèrent

les deux porteurs de torches, et dont les deux adversaires, Mâchefer et Brisecœur, occupèrent le centre.

— Tu dis donc, mon ami Brisecœur, dit Mâchefer en levant un peu la tête pour regarder entre les yeux son gigantesque ennemi, que les routiers d'Auberticourt sont supérieurs en adresse et en courage aux routiers de Normandie ?

— Je dis cela et je prétends le prouver tout à l'heure, dit Brisecœur, avec un ton de provocation insolente.

— C'est indispensable, car tu comprends une chose, mon ami Brisecœur : si mes camarades m'ont choisi pour lieutenant,

c'est qu'ils ont eu confiance dans ma bravoure et mon habileté ; il faut donc absolument que je te tue, ne fût-ce que pour justifier cette préférence et ne pas les exposer à rougir du choix qu'ils ont fait.

— Bah ! dit Brisecœur, ils en seront quittes pour prendre un autre lieutenant.

— Je tâcherai de leur épargner cette peine. Mais voyons, quelle est l'arme que vous choisissez ?

— J'aurais voulu vous laisser au moins cet avantage, répondit le routier d'un ton de pitié méprisante.

— Eh bien ! tiens, dit le lieutenant,

je veux te prouver que je suis bon diable en épargnant ta vie. Dans la bande de d'Auberticourt, savait-on manier l'arc?

— Oh! dit Brisecœur, je vous engage à choisir autre chose, mon petit lieutenant; les routiers d'Auberticourt sont connus pour les premiers archers de France, et tous me reconnaissent pour leur maître à ce jeu-là.

— A merveille! Je m'arrête donc à l'arc, et voilà ce que je te propose : je vais me mettre à deux cents pas, la main gauche tendue, et je te donne pour but mon pouce. Si ta flèche atteint une autre partie de la main, tu as perdu, et alors notre camarade Guiscard te tranche la

tienne d'un coup de coutelas. Si tu ne me touches nulle part, nous changeons de rôle, tu me sers de but à ton tour, et il va sans dire que je subis moi-même les conditions que je viens de poser pour toi. Allons, que dis-tu de cela?

— Je dis que c'est une mauvaise affaire pour vous, mon petit lieutenant, et que j'accepte de grand cœur, car je vous hais de toute mon âme.

— Commençons donc, fit Mâchefer. Allons, prends ton arc et ta flèche, pose-toi là.

Puis s'adressant à Guiscard.

— Toi, lui dit-il, tire ton coutelas de sa gaîne et apprête-toi à trancher leste-

ment la main gauche de celui de nous deux qui l'aura mérité.

Guiscard obéit avec le plus grand sang-froid.

— Et vous autres, dit le lieutenant aux deux porteurs de torches, allez devant jusqu'à ce que vous ayez compté deux cents pas.

Les deux routiers se mirent à mesurer le terrain. Quand ils s'arrêtèrent, Mâche-fer alla se placer entre eux, et le bras gauche tendu de toute sa longueur, la main ouverte de manière à laisser voir disctinctement les cinq doigts bien séparés l'un de l'autre :

— Allons, mon ami Brisecœur, dit-il,

quand tu voudras; surtout, songe au coutelas de Guiscard et tâche de viser juste.

Brisecœur était devenu sérieux; il ne répondit rien, examina l'une après l'autre une douzaine de flèches étalées à ses pieds, en choisit une après les avoir passées toutes en revue avec une attention minutieuse, et l'ajusta sur son arc.

Alors l'anxiété devint extrême parmi les routiers, dont les regards allaient alternativement de Brisecœur au lieutenant; le premier, sombre et sérieux; l'au-calme et insouciant. Le routier visa le but au milieu du plus profond silence; enfin

le trait partit en faisant entendre un petit sifflement.

Brisecœur abaissa son arc et resta immobile, les yeux fixés sur le lieutenant; celui-ci abaissa aussitôt la main en disant :

— Pour un routier d'Auberticourt, ce n'est pas trop mal.

— Le pouce doit être touché, dit Brisecœur.

— Oui, effleuré par le bois de ta flèche, riposta le lieutenant d'un ton railleur. Tu as visé d'une ligne trop haut, tu avais l'esprit préoccupé par la dague de Guiscard. Allons, à moi! voyons si je serai plus heureux.

Brisecœur, plus sombre que jamais, malgré ses efforts pour affecter l'indifférence, vint se placer à son tour entre les deux torches, tandis que Mâchefer ajustait à son arc la première flèche qui lui était tombée sous la main.

— Y êtes-vous, mon ami Briserœur? cria-t-il à celui-ci en élevant seulement l'arc à la hauteur de l'œil.

Brisecœur étendit le bras et ouvrit la main sans rompre le silence qu'il gardait depuis un instant.

Mâchefer visa quelques secondes à peine, et ses doigts lâchèrent la corde.

Au même instant, un cri aigu se fit entendre, suivi d'un épouvantable juron.

— Ça y est! cria d'un ton triomphant l'un des porteurs de torche.

En effet, la flèche avait traversé le pouce du routier, dont tous les traits étaient contractés par la rage et par la douleur.

— Eh bien! lui dit le lieutenant, commencez-vous un peu à revenir sur le compte des routiers de Normandie?

Puis s'adressant à Guiscard :

— Tu lui entoureras le pouce d'une compresse d'hydromel, lui dit-il, c'est parfait pour cela. Et vous autres, ajouta-t-il en parlant à sa troupe, suivez-moi, car il est dix heures, et c'est le moment d'avoir les yeux tournés vers le créneau du pont-levis.

CHAPITRE VINGTIÈME

XX

Le mariage.

Pendant que cette scène se passait parmi les routiers, un cavalier mettait pied à terre devant l'une des petites poternes creusées dans les murs épais de Fenestrange. Avant d'entrer, il se tourna

du côté de la campagne, passa sa main sur son front inondé de sueur, jeta autour de lui des regards effarés et murmura d'une voix étranglée par l'émotion qui le dominait :

— Non, non, c'est impossible, ce n'était pas lui ; c'est une hallucination de mon esprit ébranlé par l'événement terrible qui venait de se passer.

Il resta quelques instants immobile et comme altéré.

— Je ne suis pas frappé de folie, reprit-il en se palpant lui-même comme pour se convaincre : j'ai vu ! oh ! oui, j'ai bien vu !... Ma mémoire en conserve le souvenir encore vivant ; je l'ai vu tomber, j'ai

vu son sang rougir la terre, je l'ai traîné au bord du gouffre, et là... mes yeux le voient encore rouler de roche en roche, et mes oreilles entendent toujours le bruit sourd et mat qu'a fait son corps en tombant au fond de l'abîme. Ce n'est donc pas lui qui s'est dressé debout en face de moi, me regardant avec la pâleur et la fixité de la mort. Non, c'était le fantôme que font naître le remords et l'épouvante dans une imagination troublée. Allons, chassons ces funestes idées : il dort au fond de l'abîme, et personne n'ira le chercher la.

Il fit jouer un ressort, la porte s'ouvrit, et il entra suivi par son cheval qui, une

fois dans la grande cour, se dirigea tout seul vers les écuries.

Raoul se rendit à sa chambre d'abord, où il changea de vêtements, puis dans la grande salle où il avait laissé ses invités, auxquels les valets servaient des rafraîchissements en attendant le souper.

— Enfin ! cria-t-on de toutes parts dès qu'il parut.

— Messeigneurs, leur dit Raoul, excusez-moi ; mais j'ai l'habitude de visiter moi-même Fenestrange lorsque la nuit est venue, et de voir si les sentinelles veillent bien aux postes qui leur sont confiés. Si j'ai été plus longtemps que de coutume

aujourd'hui, c'est qu'il m'a été rapporté que des bandes de routiers et de tard-venus parcouraient en ce moment la province, et qu'ils avaient déjà commis de grandes cruautés sur leur passage.

— Par le feu d'enfer! s'écria un chevalier en vidant un grand verre de vin de Chypre, je jure Dieu que je ne forme qu'un vœu en ce moment, c'est qu'il prenne fantaisie à ces lâches pillards de venir attaquer Fenestrange pendant que nous y sommes tous réunis, je veux être pendu comme un vilain si je n'en assomme une douzaine pour ma part.

— Bah! dit un autre, ils ne s'en prennent jamais qu'aux châteaux mal pour-

vus, ils n'oseront jamais venir à Fenestrange.

— Et dussiez-vous me blâmer tous, dit à son tour Raoul, je vous avouerai que j'en serais très fâché en ce moment, malgré toute la haine et le mépris que je leur porte.

— Ah ! dit un gentilhomme en fronçant le sourcil ; et la raison ? Est-ce effroi ou pitié ?

— Pas plus l'un que l'autre, répliqua Raoul ; c'est tout simplement la crainte de voir retarder mon mariage avec ma chère Diane.

— A la bonne heure ! et nous comprenons tous votre impatience, car vous ne

pouviez faire choix d'une épouse plus belle, plus pure et mieux formée sous tous les rapports pour faire le bonheur d'un gentilhomme.

— Puisque tel est votre avis, messeigneurs, dit Raoul, pardonnez-moi donc si j'ose vous prier de laisser là le vin de Chypre et l'hypocras pour vous rendre à la chapelle, où je vous rejoins tout à l'heure avec ma belle cousine.

Tous les gentilshommes se levèrent avec empressement à cette invitation, et quelques instants après ils entraient dans la chapelle, qui se trouvait située à l'autre extrémité de la galerie.

Pendant ce temps, Raoul se presentait chez Diane de Cévoles.

Il la trouva tout habillée, assise dans un grand fauteuil où elle se tenait immobile, la figure blanche comme ses vêtements, le regard fixé à terre avec une expression de désespoir morne et de résignation douloureuse qui eût attristé l'âme la plus insensible.

Raoul resta quelque temps sur le seuil à la contempler, le cœur bouleversé par mille sentiments qui se répétaient sur ses traits sinistres et parmi lesquels on voyait dominer un inexplicable mélange de désirs furieux et de haine implacable.

Enfin il entra, approcha un tabouret du

fauteuil de Diane, et s'asseyant humblement à ses pieds :

— Chère Diane, lui dit-il en donnant à sa voix l'intonation la plus douce qu'elle pût prendre, si j'en juge par l'abattement et la pâleur de votre visage, cette union vous rend donc bien malheureuse?

En lui parlant, il s'était emparé de sa main; la jeune fille tressaillit à son contact, et détournant involontairement le regard qu'elle avait jeté sur lui :

— Messire Raoul, lui dit-elle, ne m'en veuillez pas de la tristesse où vous me voyez plongée. Hélas! puis-je songer au bonheur quand mon père n'est pas près de moi, quand sa liberté et sa vie sont aux

mains d'une bande de pillards et de meurtriers !

— Je comprends cette douleur et ne puis qu'approuver de tels sentiments, répliqua Raoul ; mais je voudrais croire que l'inquiétude bien naturelle que vous inspire le sort de votre père est la seule cause de vos chagrins.

Diane voulut répondre, mais après un moment d'hésitation, elle se sentit également incapable de tromper Raoul sur ses sentiments à son égard et de lui déclarer avec franchise l'antipathie insurmontable qu'il lui inspirait, et la parole mourut sur ses lèvres.

— Vous ne m'aimerez donc jamais,

Diane! s'écria Raoul avec un accent où il y avait autant de rage que de désespoir.

— Je vous serai éternellement reconnaissante d'avoir arraché mon père à une mort affreuse, répondit la jeune fille.

— Oui, riposta Raoul d'un ton amer, mais à cette grande reconnaissance pour le sauveur de votre père se mêlera une haine mortelle contre celui qui aura enchaîné votre existence à la sienne.

— Je vous en supplie, messire Raoul, dit Diane; laissons là cet entretien qui ne peut qu'exciter votre colère. J'ai promis de devenir votre femme, et je tiens ma parole; je m'engage solennellement à être toujours pour vous une épouse fidèle et

dévouée, et vous pouvez compter que je ne manquerai pas plus à ce serment qu'à l'autre.

Raoul fit deux ou trois fois le tour de la chambre ; puis quand il se sentit plus calme, il revint aux pieds de Diane, et la regardant avec des yeux pleins de douceur et de tendresse :

— J'ai eu tort de m'emporter, ma chère Diane, lui dit-il, mais la faute en est à la violence de mon amour. Votre estime et votre amitié, voilà tout ce que je réclame aujourd'hui, voilà les seuls sentiments que j'implore de vous quant à présent, et pour me les accorder, je vous supplie d'avoir toujours présent à l'esprit que ce n'est pas

moi, mais bien votre père, qui a exigé ce mariage, son orgueil lui défendant de recevoir sa rançon de tout autre que d'un gendre.

— Je sais cela, messire Raoul, et je ne vous accuse pas, répondit Diane.

—Soyez bien convaincue, reprit Raoul, que s'il n'eût tenu qu'à moi, j'eusse mis, au contraire, tout mon orgueil à vous laisser libre en sauvant votre père.

Il se fit un grand silence, pendant lequel la jeune fille s'était absorbée de nouveau dans ses pensées, tandis que Raoul, le regard fixé sur elle, cherchait à lire ses sentiments sur son visage.

Ce fut Diane qui parla la première.

— Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, dit-elle en se tournant vivement vers Raoul, vous êtes bien convaincu que ces hommes féroces respecteront les jours de mon père jusqu'au moment où ils comptent vous voir ?

— Chassez toute inquiétude de votre esprit, chère Diane, répondit Raoul, la vie de votre père n'est nullement exposée, je vous en réponds.

— Et vous ne doutez pas qu'ils ne le rendent sans difficulté contre la rançon qu'ils vous ont imposée?

— Je vous donne ma parole de genti-homme que demain, avant l'heure de midi, il sera ici, près de vous, dans ce château.

— Ah ! que le ciel vous entende !

— Dieu pourrait-il ne pas exaucer la prière d'un ange tel que vous ! dit Raoul en pressant tendrement la main de la jeune fille.

Puis il se leva.

— Diane, dit-il, nos convives sont en ce moment à la chapelle ainsi que l'aumônier, et il y a longtemps déjà qu'ils nous attendent.

— Et votre frère, dit vivement Diane, comment se fait-il que je ne l'aie pas encore vu ? Pourquoi n'est-il pas venu me prendre avec vous au lieu de nous précéder à la chapelle comme un étranger ?

— Mon frère, répondit Raoul avec un

tremblement subit, c'est que... il n'est pas encore arrivé.

— Comment, messire Robert n'est pas à Fenestrange ?

— Non, mais nous ne tarderons sans doute pas à le voir.

— Mais alors, il faut l'attendre afin qu'il assiste à notre mariage, dit Diane, dont le visage s'anima légèrement, car elle voyait dans cet incident un retard probable à l'union dont la seule pensée lui brisait le cœur.

— J'y avais bien songé, dit Raoul ; la présence de mon frère à cette cérémonie eût doublé mon bonheur ; mais je sais, par un serviteur qu'il m'a envoyé, que le

moment de son arrivée ici est fort incertain, qu'il peut y être dans une heure, mais qu'une circonstance imprévue peut aussi le mettre en retard de plusieurs jours. Or, songez qu'il y a là vingt gentilshommes qui sont venus tout exprès pour assister ce soir à notre union et qui ont hâte de retourner à leurs châteaux, toujours exposés, en ce temps-ci, à la fureur des routiers.

— Oui, vous avez raison, répondit Diane en tombant tout à coup dans l'abattement profond d'où cette lueur d'espoir venait de la tirer un instant.

Elle se leva, mit sa main dans celle qu'il lui tendait avec une expression de

tendresse respectueuse, et ils sortirent tous deux pour se rendre à la chapelle.

L'intérieur du pieux édifice, préparé à la hâte, était à peine éclairé par quelques lampes qui jetaient sous les voûtes noires une clarté vague plus attristante que les ténèbres. Sous cette lumière maladive et opaque, les gentilhommes, groupés à l'entrée du chœur, se dessinaient d'une façon étrange et toute fantastique, pareils à ces fantômes informes que l'imagination voit naître, se modifier, puis se fondre lentement dans les brouillards du matin.

Tous se levèrent à l'entrée des futurs époux; ceux-ci vinrent s'agenouiller à

côté l'un de l'autre au milieu du chœur, et la cérémonie commença dans un silence qui avait quelque chose de solennel et de navrant à la fois.

Il était impossible de lire sur les traits de Diane l'impression qui la dominait, mais à sa pose, à la façon dont sa tête était penchée sur sa poitrine, on pouvait comprendre les sentiments qui l'agitaient pendant l'accomplissement de cette cérémonie.

Quand tout fut achevé, quand les nouveaux époux et les gentilshommes qui leur faisaient cortége furent sortis de la chapelle, Diane demanda à Raoul, comme une grâce dont elle lui saurait un gré

extrême, de permettre qu'elle se retirât dans sa chambre au lieu de paraître au festin préparé pour ses hôtes, prière à laquelle celui-ci accéda avec courtoisie. Quand elle se fut éloignée, Raoul engagea ses convives à l'accompagner dans la salle où un repas était préparé pour eux, et, un instant après, ils étaient tous rangés autour d'une table surchargée de mets et de vins de toutes sortes.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

XXI

La place vide.

Quand on fut à table, et que l'appétit commença à être satisfait, la conversation s'anima de toutes parts, roulant sur les sujets qui occupaient alors tous les esprits, c'est-à-dire le dauphin, les Anglais, le

prince de Galles, la faiblesse de la France, et sa ruine probable dans l'état d'isolement où les seigneurs suzerains laissaient la royauté pour ne s'occuper que d'accroître leur propre puissance.

— Or ça, messeigneurs, s'écria le sire de Tourville, dont l'esprit était échauffé par de nombreuses libations, savez-vous bien qu'à mon sens, nous sommes tous insensés et félons d'abandonner ainsi le roi de France dans sa lutte avec un ennemi qui est le nôtre comme le sien, après tout, et qui une fois maître du royaume, ne respectera guère, à coup sûr, les domaines, les droits et la puissance que nous mettons tant de soins à agrandir.

— C'est-à-dire, répondit le sire de Rougemare, que l'Anglais, trop faible pour se maintenir dans un pays tel que la France par la seule force de ses armées, comprendra la nécessité de chercher un appui parmi nous, et qu'il accroîtra les biens et l'autorité de ceux qui auront contribué à son triomphe, au détriment des gentilshommes qui auront été assez mal avisés pour vouloir soutenir une cause déjà perdue sans ressources.

— Ces sentiments ne sont pas fort nobles, messire de Rougemare, et vos ancêtres, dont l'épée a été si souvent fatale aux Anglais, vous désavoueraient s'ils pouvaient vous entendre. Mais que voulez-

vous? le découragement et le nonchaloir du roi de France ont gagné tout le monde, depuis les plus hauts feudataires jusqu'au dernier des vilains, et ce langage, qui eût révolté nos aïeux, est devenu si simple aujourd'hui, qu'on rit au nez de ceux qui s'en étonnent.

— Eh ! par Saint-Michel ! s'écria un chevalier, voulez-vous qu'on reste sur un bâtiment quand on voit qu'il fait eau de toutes parts et qu'à la première lame il va couler au fond de la mer? Ce serait folie.

— Nos pères auraient dit : ce serait noblesse! riposta le sire de Tourville; mais moi, dont l'âme a perdu comme la vôtre,

messeigneurs, toute énergie et toute dignité, je dis aussi : ce serait folie, et dispensé par là de tenter le moindre effort et de m'exposer au moindre péril, je me plonge et m'endors dans ma mollesse.

— Un seul homme pourrait aujourd'hui ramener la noblesse française dans la voie qu'elle a abandonnée, en doublant les forces de la royauté par son alliance : c'est Charles de Navarre. Mais il s'est fait tout d'abord l'ami de l'Anglais, et ses nombreuses trahisons n'ont pas peu contribué à affaiblir le roi Jean et à éloigner sa noblesse d'une cause qui devenait impossible à soutenir.

— Oui, dit le sire de Rougemare, le

premier et le plus grand coupable à coup sûr dans toute cette affaire, celui dont l'influence a rendu la ruine de la France inévitable, on ne peut nier que ce ne soit le roi de Navarre. Quant à nous, messeigneurs, quel est notre crime? Nous n'avons fait que céder à l'instinct tout naturel qui pousse les rats et les souris à quitter une maison en ruines pour n'être pas engloutis sous ses décombres.

— C'est parler comme les Écritures, dit le sire de Tourville; mais c'est égal, il est fâcheux d'être obligé de se comparer à des rats pour justifier sa conduite.

— Messire, s'écria le baron de Rougemare en jetant au sire de Tourville un

regard de colère, votre intention serait-elle de railler mes paroles !

— Comment le pourrais-je faire? répondit celui-ci avec un calme ironique, quand je montre par mes actions que je partage en tout point vos principes et votre manière de voir? Je vous approuve donc entièrement et déclare que nous ne pouvions raisonnablement agir autrement que nous n'avons fait. Cependant, permettez-moi de vous citer un homme qui, obscur, sans nom, ayant, comme nous, intérêt à se ranger du côté du plus fort avec cet avantage sur nous tous qu'il ne se trouvait engagé ni par son passé, ni par celui de ses ancêtres, a néanmoins mis

bravement son épée, son courage et sa force au service du roi de France dont il est sans doute tout à fait inconnu.

— Oh! oh! dit le baron de Rougemare en ricanant, et le nom de ce paladin ?

— Mais ce nom a fait assez de bruit pour que personne ne l'ignore, car il a déjà été fatal à bon nombre de gentilshommes dévoués à l'Anglais, et il n'est guère de châteaux, si solides et si bien défendus, qui lui aient résisté jusqu'à ce jour. Vous devinez, n'est-ce pas, que je veux parler du Routier de Normandie ?

Il se fit un silence général à ce nom redouté de tous et qui arrivait là d'une façon tout à fait imprévue. Un des convives,

placé à une des extrémités de la table, le sire de Guyaumont, leva la tête et sourit.

— Eh bien! vrai, reprit le sire de Tourville avec une apparente bonhomie, s'il faut vous dire mon sentiment, je me sens fort humilié au fond du cœur de voir un chef de routiers me donner une leçon de fidélité, d'abnégation et de dévoûment, à moi ainsi qu'à une partie de la noblesse française.

— Bah! dit le baron de Rougemare avec mépris, n'allez-vous pas nous engager à prendre pour modèle un pareil personnage? Quelque vilain qui aura quitté la pioche ou la charrue pour se mettre à la

tête d'une troupe de bandits de son espèce.

— Êtes-vous bien sûr que ce soit un vilain ? demanda Guyaumont.

— Je ne le connais pas, mais j'en fais volontiers le pari si vous voulez.

— Eh bien, j'en suis fâché, reprit Rougemare, car alors c'est doublement honteux pour ceux qui ont laissé prendre et piller leurs châteaux par lui et sa bande, convenez-en !

— Allons, messeigneurs, s'écria le sire de Guyaumont, laissons toutes ces discussions qui ne sont bonnes qu'à faire sortir les dagues du fourreau et ne songeons qu'à nous divertir puisque nous sommes

réunis pour cela. Permettez-moi seulement de vous fournir un petit renseignement, car je m'aperçois que vous n'êtes guère au courant de ce qui se passe à quelques pas de chez vous. Ce Routier de Normandie, dont vous voulez parler n'est autreque le frère de notre cher et bien aimé hôte. N'est-il pas vrai, messire Raoul?

Raoul de Fenestrange se réveilla comme en sursaut en entendant prononcer son nom. Depuis le moment où l'on s'était mis à table, il était demeuré plongé dans ses pensées, et l'esprit préoccupé par une seule idée, il était resté complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, Raoul? lui dit le baron frappé de son air stupéfait, vous ne mangez pas, vous ne buvez pas, et il semble que votre pensée soit en ce moment à cent lieues de nous. Savez-vous que nous serions en droit de nous plaindre de cette mine sérieuse et taciturne dans un hôte dont le devoir serait de nous exciter à rire et à faire honneur à son festin? Seraient-ce ces quelques mots en l'air que je viens de dire auxquels vous attacheriez...

— Ah! pardon, baron, pardon, messeigneurs, dit alors Raoul en essayant vainement de prendre un ton dégagé, j'avoue

que j'étais tombé dans une distraction dont je m'accuse, mais...

— Mais que nous comprenons et excusons tous, dit le sire de Tourville, quand nous remarquons la place restée vide à cette table et qui devrait être occupée à cette heure par votre frère.

En effet, une place était demeurée vide juste en face de Raoul.

— Vous avez deviné le sujet de la préoccupation qui m'a fait oublier un instant mes devoirs d'hôte et d'ami, dit Raoul ; je suis à la fois triste et inquiet du retard de Robert, que j'eusse été si heureux de revoir dans un tel jour et après plusieurs mois de séparation. Il est brave jusqu'à

la témérité, et je tremble qu'il ne se soit mis seul en route au milieu de la nuit et qu'il n'ait été victime de quelques bandits.

— Quelle idée! s'écria le sire de Guyaumont; rassurez-vous, mon cher Raoul, Robert n'est pas homme à se laisser massacrer au coin d'un bois comme un paysan imbécille ou un bourgeois poltron; croyez-moi, il est sain et sauf, frais et bien portant comme le plus robuste d'entre nous, et en attendant son arrivée, je propose que nous vidions chacun un coup à sa santé.

— Oui, oui, à sa santé! s'écrièrent tous les gentilshommes.

Les coupes furent remplies à la hâte et se choquèrent avec un bruit confus ; alors le sire de Tourville élevant la sienne :

— Messeigneurs, dit-il d'une voix sonore, à la santé de Robert de Fenestrange !

— A la santé de Robert de Fenestrange ! répétèrent à la fois tous les gentilshommes.

— Alors, dans le silence profond qui se fit pendant que chacun portait sa coupe à ses lèvres, une voix fit entendre ces mots :

— Merci, messeigneurs !

Toutes les têtes se tournèrent à la fois du côté d'où était partie cette voix et l'on vit, debout au seuil de la porte restée ou-

verte, un gentilhomme couvert de son armure, la visière baissée et portant sur sa poitrine les armes de Fenestrange.

A cet aspect, Raoul laissa tomber sa coupe, qui rompit le silence en roulant sur les dalles de pierre avec un bruit sonore.

— Robert! c'est Robert de Fenestrange! dit enfin le sire de Tourville sortant le premier de l'étrange stupeur qui semblait peser sur toute la compagnie, car la physionomie de Raoul avait quelque chose de si étrange, que tout le monde le considérait avec étonnement.

Le chevalier resta immobile et silencieux, la tête tournée du côté de Raoul,

qui tremblait de tous ses membres et avait l'air d'un spectre, tant ses traits étaient défigurés, tant sa pâleur était livide.

— Eh bien, messire Robert, dit à son tour le baron de Rougemare, venez donc prendre place à cette table et faites-nous raison.

— Volontiers, répondit le chevalier.

Il s'avança vers la table d'un pas lent et solennel, avec une raideur dans les mouvements dont son armure était la seule cause, sans doute, mais qui lui donnait l'apparence d'une statue de marbre animée tout à coup d'une vie factice, et sans que personne la lui indiquât, il prit la place

demeurée vide en face de Raoul, restan debout comme les autres convives.

— Allons, pages, dit le sire de Tourville, remplisez de Chypre la coupe de messire Robert.

Un page s'avança un flacon à la main.

— Non, dit le chevalier en faisant un geste négatif, de l'eau!

Le page prit sur la table un vase de cristal remplit d'eau et en versa dans la coupe que lui tendait le chevalier.

— Maintenant, messeigneurs, dit celui-ci en portant la main à son casque pour lever sa visière, je bois à vous tous.

En le voyant faire ce geste, Raoul sentit redoubler sa terreur et son anxiété ; les regards fixés sur le chevalier, il serrait la table de ses mains crispées et l'on eût dit à la violence de ses émotions, qu'il attendait un arrêt de vie ou de mort. Tout à coup, ses yeux se fermèrent, comme frappé d'un spectacle dont l'horreur l'accablait, et it se laissa tomber sur son siége en remuant les lèvres pour proférer quelques mots qui ne purent sortir de sa bouche. Il venait de reconnaître, trait pour trait, telle qu'il l'avait vues et dresser devant lui au bord du précipice, l'image vivante de Robert, et cette fois il ne pouvait s'en prendre à l'effervescence d'une ima-

gination troublée, car il vit tous les gentilshommes, ses convives, s'approcher de son frère, l'appeler par son nom et prouver enfin par les témoignages d'amitiés dont ils l'accablaient, qu'ils le reconnaissaient tous parfaitement.

C'était donc lui, Robert, lui dont il avait vu tout le sang couler par la plaie profonde que lui avait faite sa dague, lui qu'il avait jeté, glacé par la mort, au fond du gouffre de la Roche-Sanglante !

Devant cette preuve palpable d'un fait inouï, surnaturel, impossible, Raoul sentit son sang se glacer dans ses veines et son cœur s'arrêter dans sa poitrine ; il lui sembla qu'il suffisait d'un mot, d'un regard

du terrible fantôme pour que la vie se retirât de lui tout à fait et qu'il tombât frappé de mort comme au contact de la foudre.

Quant au chevalier, après avoir serré, de sa main toujours gantée, la main de tous les gentilshommes qui vinrent successivement le féliciter de son retour, il but lentement le contenu de sa coupe, la posa ensuite sur la table, puis fixant sur Raoul un regard de glace :

— Raoul de Fenestrange, lui dit-il, je suis Robert, votre frère, pourquoi donc vos yeux se détournent-ils de moi ? Pourquoi votre main ne cherche-t-elle pas la mienne comme celle de ces nobles sei-

gneurs? Pourquoi enfin vos traits, au lieu de rayonner de joie à mon aspect, sont-ils couverts de pâleur et défigurés par l'épouvante? Raoul de Fenestrange, prouvez donc à vos hôtes que vous êtes heureux de mon retour. Levez-vous.

A cet ordre, proféré d'une voix brève et impérieuse, Raoul fit un effort surhumain et se leva en se soutenant au dossier de son siége.

— Regardez-moi en face, reprit le chevalier toujours sur le même ton.

Raoul releva lentement la tête et fixa sur le chevalier un regard stupide et effaré.

— Refuserez-vous de me donner la main? ajouta celui-ci.

Raoul hésita, avança la main, agité d'un frisson si violent qu'on entendait ses dents claquer l'une contre l'autre, puis la retira brusquement au moment où elle allait toucher celle du chevalier.

— Vous n'osez, dit celui-ci ; c'est bien, je ne vous demanderai pas le secret de cette terreur. Vous savez bien qu'il m'est connu comme à vous.

Il se fit un profond silence, pendant lequel tous les spectateurs de cette scène étrange regardaient les deux frères avec une ardente curiosité, attendant qu'un

mot ou un incident leur dévoilât quelque chose de cet inexpliquable mystère.

— Et maintenant que vous savez qui je suis, reprit le chevalier, glacial et impassible comme s'il eût été de bronze, maintenant que vous compernez bien, n'est-ce pas, que mon regard plonge au fond de votre âme et surprend une à une toutes les pensées qui la traversent, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu même s'il vous interrogeait. Qu'avez-vous fait de Diane de Cévoles ?

— Diane !... balbutia Raoul en portant la main à son front pour éviter le regard du chevalier.

— Vous savez bien, Raoul, que vous

tenteriez en vain de me cacher la vérité; répondez donc, qu'avez-vous fait de Diane?

Raoul garda le silence; ses traits livides ruisselaient de sueur, et l'épouvante l'empêchait de proférer une parole.

— Mais, mon cher Robert, dit alors le sire de Tourville, il n'y a plus ici de Diane de Cévoles.

— Que voulez-vous dire? demanda le chevalier d'une voix tremblante d'émotion.

— Une chose toute simple et dont je vous croyais instruit: je veux dire que nous venons d'assister à son mariage.

— Son mariage! oh! impossible! s'écria

le chevalier avec une expression d'indicible désespoir.

— C'est tellement possible, au contraire que nous ne sommes rassemblés ici que pour cela.

— Ici !... mais elle serait donc...

— Eh ! pardieu ! oui, depuis une heure elle est comtesse de Fenestrange ; vous avez bien de la peine à comprendre aujourd'hui, mon cher Robert.

— Sa femme ! murmura le chevalier d'une voix brisée.

Il demeura anéanti, comme pétrifié, l'œil fixe et sans regard.

Alors Raoul le voyant ainsi absorbé, recula lentement vers la porte, les regards

toujours tournés vers lui; puis, arrivé là, il s'élança dans le vestibule avec le visage bouleversé et les gestes désordonnés d'un homme frappé de folie.

— Or ça! qu'est-ce que tout cela signifie? dit le sire de Tourville aux autres seigneurs.

— Je ne sais, répondit un gentilhomme, mais ce qui me paraît certain, c'est que Raoul a perdu l'esprit, et, si vous m'en croyez, nous allons tâcher de le rejoindre, car je crains pour lui quelque malheur.

Chacun parut partager cette opinion. On sortit donc pour retrouver Raoul, et le

chevalier resta seul dans la grande salle, toujours debout et comme foudroyé.

Pendant ce temps, Raoul avait traversé plusieurs corridors, se retournant de temps à autre pour voir s'il n'était pas poursuivi par la terrible apparition qui venait de bouleverser tous ses sens. Cependant, malgré son effroi, une autre pensée venait se joindre à celle-ci et luttait dans son esprit avec l'impresion d'horreur qu'il essayait vainement de dominer : c'était le souvenir de Diane, c'était la crainte de se la voir enlever au moment même où il venait de l'attacher à lui par des liens éternels.

Diane! Diane! criait-il avec frénésie,

Oh ! je ne la lui céderai pas, non, fut-il fantôme ou démon !

Tout à coup, et comme il approchait de l'appartement de la jeune fille, il s'arrêta frappé de surprise à l'aspect d'une lueur rougeâtre qui s'élevait à la hauteur des tours et enveloppait le château de toutes parts, rougissant le ciel et jetant sur les créneaux une lumière éclatante et sinistre.

— Qu'est-ce que cela ? murmura tout bas Raoul.

Et il resta cloué à la même place, étourdi du spectacle incroyable qu'il avait devant les yeux et dont il cherchait vainement à s'expliquer la cause ; puis son-

géant tout à coup au fantôme qui venait de lui apparaître, l'esprit tout pénétré de l'impression qu'il avait reçue, il s'écria en se frappant le front:

— Serait-ce le feu de l'enfer?

Il ajouta ausitôt avec un accent de rage qui tenait du délire :

— Eh bien je la disputerai à l'enfer lui-même, je la disputerai à tous les fantômes que le ciel suscitera contre moi. O Diane ! Diane ! tu m'appartiens, tu ne m'échapperas qu'à mon dernier soupir. Nous allons traverser ces flammes pour fuir l'ombre

menaçante de Robert, et si je dois y mourir, eh bien nous mourrons ensemble.

Voyons maintenant quel était le cercle de feu qui venait d'envelopper tout à coup le château de Fenestrange.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

XXII

Le cheval du trépassé.

Nous avons montré tout à l'heure le lieutenant Mâchefer quittant avec ses hommes la caverne où il laissait Jacques Brisecœur aux soins de Guiscard.

— Or ça, mes enfants, dit-il aux siens

quand ils furent tous dehors, voici la douzième heure qui approche, ne quittons plus des yeux le crénau qui s'élève là-bas juste en face de la grande tour, et tenons-nous prêts à escalader le château s'il s'écoule seulement deux minutes après l'heure dite sans voir paraître notre brave chef.

Les routiers se dispersèrent par groupes et, les regards tournés vers le point désigné par leur lieutenant, ils attendirent dans un si profond silence et une immobilité si parfaite, qu'on les eût confondus avec les blocs de granit qui jaillissaient partout du sol.

Comme ils étaient ainsi calmes et atten-

tifs, un bruit se fit tout à coup entendre dans le lointain, un bruit sourd, précipité, répété à intervalles égaux, mais si insensible, qu'il fallait, pour le saisir, l'oreille délicate et expérimentée de ces hommes habitués à une vie de périls et d'aventures.

— Je ne sais si je me trompe, dit Mâchefer en se baissant sur le sol et écoutant avec une attention profonde, mais il me semble que ce bruit est celui que fait le galop d'un cheval sur la terre couverte de neige et durcie par le froid.

— Je parierais bien que vous avez deviné juste, lieutenant, dit un routier.

Le bruit, se rapprochant avec une ex-

trême rapidité, devint bientôt assez distinct pour qu'il ne fût plus permis de se tromper sur la cause qui le produisait.

— Décidément, s'écria Mâchefer, c'est le galop d'un cheval, et à coup sûr le cavalier vient vers nous. Est-ce que ce serait messire Robert ?

— Le capitaine! c'est bien possible, riposta un vieux routier, car minuit vient de sonner, et personne n'a paru sur la plate-forme que nous avons tous guettée avec soin.

— Alors ce doit être lui, répétèrent plusieurs voix.

Le galop se rapprochait de plus en plus,

et bientôt, à la clarté limpide de la lune on put distinguer une silhouette noire qui se détachait au loin sur la blancheur éclatante de la neige.

— Oui, oui, c'est un cheval, je ne me trompe pas! s'écria le lieutenant Mâchefer, dont la vue était aussi perçante que l'ouïe délicate, mais c'est étrange, on dirait qu'il vague seul et sans cavalier par la campagne.

— Impossible ! ou alors ce n'est pas le cheval du capitaine, il est trop habile cavalier pour se laisser désarçonner, et trop brave pour se laisser vaincre.

Enfin on entendit le hennissement de l'animal, aspirant l'air de ses naseaux pour

se guider par l'odorat, et on le vit arriver presque aussitôt au milieu de la troupe, où il s'arrêta brusquement, couvert de sueur et d'écume, l'œil ardent, la crinière effarée, tremblant de tout son corps.

Il y eut un moment de stupeur générale, pendant lequel il ne fut pas proféré une parole, car ce coursier, c'était bien celui de Robert de Fenestrange; tous les routiers le reconnaissaient.

— Trahison! s'écria tout à coup Mâchefer; il est arrivé malheur au capitaine.

— Oui! oui! mais que lui est-il arrivé, et d'où part le coup?

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir,

dit le lieutenant en désignant les tours de Fenestrange; c'est d'escalader ces murs.

— Mais son cheval arrive de la plaine, et le sire Raoul, son frère, est là, dans le château.

— Messire Raoul venait aussi de la plaine, il y a une heure. D'ailleurs, enfants, êtes-vous d'avis que nous devons tous, chefs et soldats, obéissance aveugle à notre capitaine?

— Sans doute!

— Pensez-vous que, quelque soit l'ordre qu'il nous donne, notre devoir soit de nous y conformer sans réflexion, sans discussion surtout?

— Oui, oui !

-- Ne cherchons donc pas à éclaircir ce qui nous semble obscur, ni à interpréter ce que nous ne pouvons comprendre. Rappelons-nous ses paroles, et faisons ce qu'il nous a commandé, ni plus ni moins.

— Le lieutenant a raison, dirent les routiers.

— Or, le capitaine m'a dit : Envahissez le château, si à minuit je n'ai pas paru sur le créneau du pont-levis. Minuit est passé ; en avant, mes amis, sus au château !

— En silence et dans l'ombre ; n'est-ce pas? demanda le vieux routier,

— Du tout ; n'imitons pas les routier d'Auberticourt, montrons-leur en toute occasion que nous leur sommes supérieurs en courage et en loyauté. Des torches, mes enfants, des torches, et en avant! il s'agit aujourd'hui de sauver notre capitaine ou de le venger.

— Des torches, c'est facile à dire, observa Guiscard qui arrivait en ce moment, mais nous en avons cinq à six à peine, tout juste de quoi donner l'alarme aux hommes de Raoul, sans en tirer aucune utilité pour nous ; et où en trouver d'autres en ce moment?

— Où? répéta le lieutenant en passant la main sur son front.

Il resta un moment à réfléchir, puis il 's'écria tout à coup :

— Eh! par la Vierge, vous voilà bien embarrassés! Des torches, vous en avez des milliers devant les yeux et vous ne ne les voyez pas.

— J'avoue, dit Guiscard en jetant autour de lui des regards étonnés, que je n'en aperçois pas une.

— Je te dis qu'elles te crèvent les yeux, reprit Mâchefer, et celles-là ont sur les autres un immense avantage, c'est qu'on n'a pas la peine de les porter, elles se tiennent d'elles-mêmes.

— Je comprends de moins en moins, dit Guiscard en hochant la tête; si Cloche-

pain était là, peut-être.... mais quant à moi!...

— Eh bien! puisqu'il faut tout te dire, vois-tu là haut ces pins gigantesques dont la sombre verdure forme au château de Fenestrange comme une couronne funèbre, voilà nos torches!

— Ah! bah! s'écria Guiscard stupéfait.

— Nous allons les allumer sur tous les points à la fois, et je te jure que, dans quelques instants, nous aurons une lumière à faire pâlir celle du soleil.

Un hourra d'enthousiasme accueillit cette merveilleuse idée.

Mâchefer divisa sa bande par petites troupes, qui se mirent à gravir sur tous les

points à la fois le monticule de granit dans lequel était incrusté le château de Fenestrange, et, à un coup de sifflet, six flammes brillèrent en même temps dans les grands sapins qui enveloppaient le sombre et imposant édifice. La résine prit feu avec une rapidité à laquelle contribua la vivacité du froid, et en moins d'un quart d'heure, le bois, tout à l'heure si calme et si silencieux, offrait le coup d'œil d'un embrasement général.

Alors se déroula un tableau curieux et terrible à la fois. Les pins gigantesques se tordaient dans les flammes comme des fantômes aux mille bras, faisant entendre des craquements qu'on eût pris pour des

cris de douleur; et à l'éclat de cette éblouissante fournaise, les intrépides routiers, couverts de vêtements disparates, étranges, fantastiques de formes et de couleurs, fourmillaient comme une bande de démons au pied des murs de Fenestrange, les uns tendant leurs bras, les autres des échelles, ceux-ci coupant à coups de hache les poternes et les ponts-levis, ceux-là préparant des machines destinées à lancer des pierres aux assiégés.

Tous ces hommes, à l'aspect bizarre et sinistre, se démenant avec une incroyable agilité à la lueur sanglante de la forêt en flammes, produisaient un effet vraiment diabolique.

Les ordres du lieutenant avaient été donnés avec tant d'intelligence et exécutés avec un si merveilleux ensemble, que le siége était déjà fort avancé avant que les chevaliers et les hommes d'armes renfermés dans Fenestrange eussent eu le temps de faire leurs préparatifs de défense ; car d'abord ils ne virent que l'embrasement de la forêt et demeurèrent quelque temps sur les créneaux, stupéfaits, éblouis par ce spectacle inattendu, et sans voir leurs ennemis au pied des murailles. Ils les aperçurent enfin et se mirent à leur lancer des traits, des flèches et des projectiles de toutes sortes, mais Raoul, que l'on cherchait vainement de tous côtés, n'étant pas

là, et aucun gentilhomme ne se mettant à la tête des hommes d'armes pour donner une direction unique à la défense, les assiégeants éprouvèrent fort peu de dommage et avancèrent rapidement dans leur attaque.

Il y avait surtout une personne dans le château qui recevait une violente impression de ces terribles scènes, c'était Diane de Cévoles.

Aux premières lueurs de l'incendie, elle s'approcha de la fenêtre et regarda avec étonnement, cherchant dans cet incident, sans même songer à se l'expliquer, une distraction à son désespoir. Mais à mesure que la flamme grandissait, sa surprise

devenait de la stupeur d'abord, puis de l'effroi ; et enfin, quand les grands pins se mirent à s'embraser, à craquer et à fendre du haut en bas, depuis le tronc jusqu'à la cîme, quand elle vit, à la clarté rougeâtre et éclatante des flammes, les routiers pulluler au pied du château, semblables à des groupes de scarabées aux mille nuances et aux mille formes, alors le délire de la peur lui monta au cerveau, et se rappelant tout à coup les scènes effrayantes dont le château de Cévoles avait été le théâtre quelque temps auparavant, elle s'élança dans la chambre de sa nourrice en jetant un cri perçant.

— Gertrude ! ma bonne Gertrude ! s'é-

cria-t-elle en la saisissant violemment par le bras; mais tu ne vois donc pas? tu n'entends donc pas?

Gertrude dormait, fatiguée d'avoir veillé la nuit précédente près de sa jeune maîtresse, essayant de ranimer son courage et de l'accoutumer à l'idée d'une union à laquelle elle ne se résignait qu'en pleurant.

— Diane! ma chère Diane! qu'avez-vous? dit la vieille nourrice en se frottant les yeux..

— Ce que j'ai! s'écria la jeune fille; mais regardez donc, vous comprendrez.

Gertrude jeta un cri à son tour à l'as-

pect de la muraille de flammes qui se dressait devant elle.

— Seigneur Jésus ! s'écria-t-elle en joignant les mains, qu'est cela?

— Si tu veux le savoir, reprit Diane, regarde maintenant aux pieds des murs du château.

Gertrude avança un peu la tête, puis se rejetant tout à coup en arrière et demeurant immobile de terreur :

— Les routiers ! balbutia-t-elle d'une voix éteinte ; nous sommes perdues !

— Perdues ! oh ! oui, murmura la jeune fille.

— Peut-être! dit une voix derrière elles.

Les deux femmes se retournèrent, stupéfaites, et aperçurent un petit bonhomme à la mine intelligente et rusée.

— Qui êtes-vous? demanda Diane.

— On m'appelle Clochepain, et je viens pour vous apprendre d'abord un secret auquelvous ne vous attendez guère et vous sauver d'un piége quevous ne soupçonnez pas davantage.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

XXIII

Robert le ressuscité.

Pendant que Clochepain lui parlait de la sorte, Diane le regardait avec une expression de défiance et d'incrédulité qui n'échappa pas à la pénétration de celui-ci.

— Je vois fort bien, dit-il, que vous avez peu de considération pour ma chétive personne et, par contre-coup peu de foi dans mes paroles : mais je suis habitué à cela et n'ai pas coutume de m'en formaliser. J'en arrive donc tout de suite à l'objet qui m'amène ici.

— Avant toutes choses, dit Diane, apprenez-moi donc ce que signifient ces flammes, ces hommes réunis, sous les murs de Fenestrange.

— Ces hommes, répondit Clochepain, sont tout simplement les routiers de Normandie, qui sont occupés en ce moment à briser les portes de Fenestrange, dont ils ont résolu de massacrer tous les habitants

pour venger la mort de leur chef, Robert de Fenestrange, et quant à cet incendie, ce sont eux qui l'ont allumé pour voir clair dans leurs opérations.

— Robert, dites-vous ? Robert, le frère de messire Raoul, est mort ?

— Assassiné.

— Un meurtre ! O mon Dieu !

— Cette nuit même.

— Et par qui ?

— Oh ! ceci est une question encore un peu obscure pour beaucoup de gens, mais que l'avenir éclaircira tôt ou tard. En attendant, les compagnons de Robert songent au plus pressé. Leur chef manque au rendez-vous qu'il leur a donné : tout leur

fait croire, — ce qui est vrai, — qu'il lui est arrivé malheur, et ils se ruent sur ceux qu'ils soupçonnent d'avoir tué leur maître, avec l'impétuosité d'un torrent déchaîné.

— Alors, dit Diane en se rapprochant de la fenêtre, nous n'avons aucune pitié à attendre de ces hommes qui sont capables de tous les crimes ?

— Aucune, et le plus sûr est de ne pas les attendre.

— Mais que faire ? dit Diane. Oh ! si j'avais pu rejoindre mon père..... Mais non, impossible... Car on m'a caché le lieu de sa retraite..... et d'ailleurs, il n'est plus temps !...

— Croyez-vous donc que je sois venu vous relancer jusqu'ici sans avoir mon idée, reprit Clochepain. Écoutez-moi, je vous apporte un moyen de salut...

— Vous! oh! alors, parlez, parlez vite, car messire Raoul peut venir, et alors...

— Messire Raoul! je sais où il est, sans quoi je ne resterais pas ici une seconde, attendu qu'il soupçonnerait bien ce qui m'y amène, s'il m'y rencontrait, et en ce cas il me tuerait sur le coup comme un chien. Mais il est en ce moment sur les créneaux, où il vient d'être entraîné par ses soldats, bien un peu malgré lui, au

moment ou il allait entrer daus votre chambre.

— Alors, dites, que voulez-vous, que pouvez-vous faire pour nous ?

— Je puis d'abord vous dire où est votre père.

— Je le sais, dans les mains d'une bande de routiers.

— Plût à Dieu, mademoiselle, qu'il fut entre les mains des routiers, il eût été plus en sûreté que dans celles où il est tombé.

— Je vous répète qu'il est au milieu des hommes qui se sont emparés du château de Cévoles, et qu'il va m'être rendu

contre une forte rançon payée par messire Raoul.

— Oui, oui, je connais l'histoire, dit Clochepain, et voilà le piége dont je vous parlais. C'est avec ce leurre que messire Raoul vous a décidée à un mariage qui n'aurait jamais eu lieu sans cela.

— Sans doute, mais c'était le seul moyen de sauver les jours de mon père.

— Votre père! dit Clochepain en regardant la jeune fille avec une expression si étrange que celle-ci en frissonna.

— Mais que savez-vous donc et que voulez-vous dire? demanda-t-elle en tremblant

— Je veux dire, répondit Clochepain,

que le plus féroce des routiers est un agneau en comparaison de messire Raoul, et s'il faut vous en donner une preuve, pardon pour la douleur que je vais vous causer, mais... la voici.

Il fouilla à sa poche, en tira un papier plié en deux et le présenta ouvert à Diane.

La jeune fille prit le papier en frissonnant, et le regard fixé sur Clochepain comme pour lire sur sa physionomie ce qu'elle redoutait d'apprendre.

— Voyez, dit Clochepain, car il faut prendre un parti immédiatement sans attendre l'arrivée de messire Raoul, voyez, il n'y a que deux lignes.

Diane abaissa lentement les yeux sur le papier, et lut ces mots dont le sens était si terrible et si imprévu pour elle, que son esprit en fut comme pétrifié, et ne les comprit pas du premier coup :

« Je meurs assasiné par Raoul de Fenestrange.

» Baron de Cévoles. »

— Baron de Cévoles! mon père! murmura Diane en levant les yeux sur Clochepain :

Reportant ses regards sur le fatal papier, Diane le lut une seconde fois. Alors un cri terrible sortit de sa poitrine et saisissant violemment la main de Clochepain :

— Mon père mort ! mon père assassiné, s'écria-t-elle, oh ! non, non, c'est impossible n'est-ce pas ?

— Je l'ai vu mourir, répondit l'enfant.

— Mon Dieu !

— Mourir de faim, ici même, dans un des cachots de Fenestrange ! et son assassin est Raoul, comme le baron de Cévoles le déclare lui-même, car c'est bien lui qui a tracé ces lignes, vous devez le voir. Maintenant vous connaissez votre époux, c'est à vous de juger du degré de reconnaissance que vous lui devez et de décider si vous voulez partager son sort.

— Infamie ! Oh ! jamais ! jamais !

— Alors suivez-moi, j'ai les moyens de vous faire évader.

— Mais les serviteurs et les hommes d'armes de Raoul me verront fuir et s'opposeront à mon départ.

— Ils sont tous aux remparts où dans la grande tour, pas un ne nous verra.

— Oui, mais ces terribles routiers qui enveloppent Fenestrange, impossible de leur échapper à-eux, et plutôt que de tomber entre leurs mains, je préférerais me briser la tête sur cette roche.

— Nous allons prendre un chemin qui nous soustraira aux routiers, aux gens de messire Raoul, un chemin creusé dans les entrailles même du roc et qui aboutit dans

la campagne, au-delà de ces bois enflammés. Mais je crains toujours le retour de votre époux et je ne vous cache pas que j'aimerais autant rencontrer Lucifer en personne. Hâtons-nous donc, venez, venez vite.

— A quoi bon? murmura Diane d'un ton découragé et les yeux pleins de larmes. Je pouvais encore tenir à la vie quand j'espérais revoir mon père, quand je pouvais craindre que ma mort ne le tuât..... Mais maintenant qu'il n'est plus....

— Si vous êtes désolée de l'idée de ne plus revoir votre père ce qui est très naturel, reprit Clochepain, il me semble

qu'en revanche vous devriez redouter par dessus tout de vous trouver en face de messire Raoul, un chrétien peu aimable et peu séduisant, celui-là! Il va venir, vous êtes sa femme, et...

— Oh! c'est vrai! partons, Gertrude, partons, dit Diane à sa nourrice. mille périls nous entourent; mais quoi qu'il puisse m'arriver, je braverai tout plutôt que d'être exposée à revoir cet homme effroyable.

Gertrude prit à la hâte un manteau et le jeta sur les épaules de Diane, qui s'en enveloppa plutôt pour cacher sa toilette qui l'eût trahie que pour se garantir du froid; puis Clochepain ayant ouvert la porte,

tous trois s'engagèrent dans un grand vestibule sombre à l'extrémité duquel un jour pâle et blafard descendait par une espèce de meurtrière.

— Si nous arrivons au bout de ce corridor sans encombre, dit Clochepain, nous sommes sauvés.

Il se mit à presser le pas, suivi par les deux femmes qui marchaient en silence, et quelques instants après, ils approchaient de l'endroit que leur avait indiqué Clochepain en leur disant que là le danger allait cesser.

Dans le désespoir dont son âme était remplie, Diane trouvait une vive consolation à penser qu'elle allait échapper pour

toujours à l'homme féroce qui avait osé la prendre pour femme après avoir assassiné son père, et pressée d'atteindre le but où son salut devait être assuré, elle avait devancé de quelques pas sa nourrice et Clochepain, quand elle sentit la main de ce dernier se poser tout à coup sur son bras.

— Ecoutez, lui dit Clochepain à voix basse.

— Mon Dieu! que craignez-vous, demanda Diane toute tremblante.

Elle achevait à peine sa question lorsqu'un homme parut brusquement au haut de la galerie, tenant à la main une torche qui éclairait en plein son visage.

— C'est messire Raoul, dit Clochepain; il vient de ce côté; retournons en arrière nous pouvons l'éviter encore.

Et, rebroussant chemin, il se mit à marcher d'un pas rapide en frôlant la muraille pour échapper plus sûrement aux regards de Raoul quoique celui-ci fût encore loin.

Diane voulut le suivre; mais au bout de quelques pas, accablée par la violence des émotions qui venaient de l'assaillir depuis une heure, elle poussa un profond soupir et tomba évanouie au milieu du corridor.

— Ah! malheur! s'écria Clochepain, tout est perdu!

Il s'arrêta, parut hésiter un instant ; mais voyant approcher Raoul, et reconnaissant l'impossibilité de sauver la jeune fille, il prit son élan et eût bientôt disparu dans l'ombre.

Pendant ce temps, les routiers déconcertant par la vivacité et la furie de leur attaque l'énergie des assiégés, emportaient un à un tous les points disputés, et bientôt la moitié des leurs pénétra par la partie la plus faible et la moins fournie des soldats. Alors leur triomphe fut assuré, et ceux du dehors, aidés par la diversion qu'opérèrent aussitôt leurs camarades, ne tardèrent pas à pénétrer comme eux dans

l'intérieur du château, qui se trouva enfin tout entier en leur pouvoir.

Il y avait là un homme qui écoutait tous ces bruits d'armures, qui contemplait ce gigantesque embrasement et ces combats sanglants d'un air stupéfait et comme étourdi de tout ce qui se passait devant ses yeux. C'était Frantz, l'Allemand, qui était apparu à Raoul à la Roche-Sanglante, et qui venait de s'asseoir à sa table comme un fantôme. Après être demeuré longtemps ainsi, immobile et silencieux à la même place, il s'écria tout à coup avec un geste désespéré :

— Grand Dieu ! mais elle est là, dans ce château enveloppé par les flammes, en-

vahi par des soldats furieux. Ah! comment la trouver, comment la sauver, Seigneur!

Il se mit à marcher au hasard devant lui, et, de salle en salle, de galerie en galerie, il arriva à une espèce de plateforme qui dominait le château de toutes parts et d'où il pouvait embrasser dans tout son ensemble le tableau magnifique et terrible dont il n'avait vu jusque-là qu'une partie. Alors il vit les grands pins embrasés chanceler sur leur base, se balancer quelques instants dans l'espace, puis tomber l'un sur l'autre comme des Titans vaincus par quelque dieu invisible. Il vit, rouges et flamboyants à l'œil comme

des salamandres, les routiers s'accrocher aux saillies de la roche, grimper aux murailles avec l'agilité des reptiles, puis s'élancer en bondissant sur les créneaux et se ruer, la dague au poing, sur les hommes d'armes de Fenestrange qui fuyaient presque tous effrayés de l'audace et de la férocité de leurs ennemis.

C'était un tableau dont l'horreur avait quelque chose de merveilleux et que complétait, sans le savoir, le jeune Allemand, avec sa belle tête pâle et sérieuse, ses beaux cheveux épais, sa physionomie étonnée, son regard rêveur et réfléchi.

Tout à coup, à dix pas au-dessous de la plate-forme d'où il contemplait, impas-

sible et rêveur, toutes ces scènes de carnage, il crut entendre un cri perçant, puis aussitôt ces mots jetés par une voix de femme :

— Lui ! Seigneur, mon Dieu ! c'est lui !

Il abaissa les regards de ce côté et, à la clarté de l'incendie, il aperçut un cheval noir emportant au galop un homme, qu'il reconnut pour Raoul, et dans les bras de celui-ci une femme dont l'aspect le fit tressaillir.

— Diane! Diane ! c'est elle! s'écria-t-il en se penchant en avant comme s'il eût voulu franchir l'espace qui le séparait de cette femme.

Puis reprenant tout à coup son empire sur lui-même :

— Oh ! un cheval ! s'écria-t-il, un cheval !

Il se retourna et voulut s'élancer d'un bond dans l'escalier étroit qui conduisait au pont-levis, mais au même instant il se vit entouré par une centaine d'hommes qui, tout déchirés et tout sanglants, lui barraient le passage et criaient avec une expression de joie et d'affection sauvage :

— Le voilà ! le voilà ! Vive notre capitaine !

Le jeune homme jeta des regards étonnés autour de lui et fut quelque temps

avant de s'apercevoir que c'était lui qui était le but de ces regards et de ces cris d'enthousiasme.

Pendant ce temps, sept à huit routiers retardataires, parmi lesquels on pouvait remarquer Clochepain, venaient rejoindre leurs camarades.

Arrivés à la plate-forme, ils se regardèrent l'un et l'autre d'un air stupéfait, en entendant les cris de : Vive le capitaine.

Puis à l'aspect du jeune homme auquel s'adressaient ces témoignagnes d'amitié et de dévoûment, ils se mirent à pâlir tous et à trembler avec une telle force, que plusieurs de leurs camarades s'en aper-

çurent et leur en demandèrent la cause.

— Guiscard, répondit l'un d'eux à l'ancien aubergiste qui les questionnait, celui que tu vois là, tu crois que c'est le capitaine, n'est-ce pas ?

— C'est facile à voir, dit Guiscard.

— Eh bien, pas du tout !

— Comment tu prétends me faire croire...

— Tais-toi ; le capitaine a été tué cette nuit par son frère messire Raoul à la Roche-Sanglante ; Clochepain l'a vu, et ça... c'est son ombre !

Guiscard se mit à trembler comme les autres ; la terrible nouvelle vola de bouche en bouche, et au bout d'un instant, le

quart de la troupe était immobile, muet, tout pâle et tout tremblant, tandis que les autres fêtaient à qui mieux mieux, le retour de celui qu'ils nommaient leur capitaine.

Quant à Frantz, revenu de l'étourdissement où l'avait jeté d'abord cette scène étrange, il regardait tous ces hommes avec assurance, se montrait touché de leurs transports et paraissait réfléchir profondément.

FIN DE ROBERT LE RESSUSCITÉ

TABLE

Des chapitres du quatrième volume.

—

Pages

DEUXIÈME PARTIE

(Suite).

La Roche sanglante (suite).

Fin de la table du quatrième volume.

Fontainebleau, imp. de E. JACQUIN.